

Histoire merveilleuse de Fidèle, chien de ferme qui guérit les gens et les bêtes de leurs défauts



*Conte pour enfants de Roncevaux, alias Jean Mamy,
Saisi et mis en page par Frédéric-Georges Roux, le 12 septembre 2009
©2009 Frédéric-Georges Roux*

La Naissance de Fidèle

Quand Fidèle naquit, au milieu de cinq autres petits chiens, il semblait au fermier inutile de le conserver.

- *Il est laid*, disait le fermier.
- *Il est mal fait*, disait la fermière.
- *Il semble bête*, disait le fermier.
- *Il sera inutile. Nous avons assez de bouches à nourrir*, disait la fermière.

Et on décida de le noyer.

Le fermier l'avait déjà pris dans sa grosse poigne et le transportait au-dessus de la mare où les canards jouaient en cancanant. Il allait, d'un grand geste de bras, le précipiter au milieu de l'eau.



À ce moment accourut Odette, la petite fille de la ferme qui avait cinq ans et qui adorait les animaux.

- *Qu'allez-vous faire, mon papa ?*
- *Je vais noyer un petit chien.*
- *Pourquoi donc, mon papa ?*
- *Parce qu'il est laid, bête, mal fait et inutile.*
- *Faites-le voir, mon papa.*

Le fermier ouvrit la main. Odette jeta les yeux sur Fidèle qui tremblait.

– *Oh ! Qu'il est joli, s'exclama la petite fille émerveillée.*

Et du coup, Fidèle fut déjà débarrassé de l'anathème de laideur que le fermier lui avait jeté.

Le fermier bougonna un peu, et reprit son deuxième argument :

- *Il est peut-être joli, mais il ne pourra pas vivre. Il est trop petit.*
- *Si je le nourris avec du lait frais, je vous promets qu'il vivra. Et je le coucherai sous une couverture, avec affection.*

Le fermier, agacé, bougonnait de plus en plus. Le démon qui le poussait à se débarrasser du chien lui soufflait toutes ses phrases. Il énonça sa troisième objection :

– *Il a l'air bête !*

À ce moment, Fidèle essaya d'ouvrir les yeux. N'y parvenant pas, il tira un peu la langue et lécha la main du fermier.

- *Voyez, mon papa, s'exclama Odette toute joyeuse, il a compris ce que vous dites et il vous répond par une caresse. Vous auriez tort de tuer un chien qui vous aime déjà tant.*

Le fermier était furieux d'être ainsi empêtré par sa mauvaise humeur. Il se mit à crier :

- *En tous cas, il ne peut servir à rien. Et nous n'avons pas de quoi le nourrir.*

Mais Odette fit appel à toute sa douceur et sa gentillesse qu'elle pouvait refléter :

- *J'en ai besoin pour garder ma poupée qui est toute seule et que le chat dérange. Et je m'occuperai moi-même de sa nourriture. Vous voyez bien, mon papa, qu'il faut qu'il vive !*

La volonté du fermier céda à cet appel impérieux de la gentillesse enfantine. Tous les mauvais arguments étaient partis. Fidèle ayant déjà démontré son intelligence, sa beauté, son utilité, sa place, ne tremblait plus. Le fermier, maintenant de bonne humeur, tendit le chien à la petite fille :

- *Tiens, prends-le, puisque tu t'en charges. C'est vrai qu'il n'est pas si mal que ça.*
- *Merci, mon papa. Vous verrez, quand vous le connaîtrez complètement, comme vous serez content de l'avoir gardé.*
- *Souhaitons-le, petite.*
- *J'en suis sûre, mon papa.*

Et Odette emporta précieusement Fidèle dans son tablier.

Et c'est ainsi que Fidèle fut sauvé.

Le Chat

La première des aventures de Fidèle fut la guérison de Rif, le chat de la ferme.

Rif était gris avec des yeux fauves ; une démarche féline, tantôt nonchalante, tantôt désordonnée, un air moqueur et méchant, une vivacité de bonds extraordinaire témoignaient de la mentalité bizarre de ce chat qui se complaisait dans la paresse, le mensonge, le vol, la taquinerie, la cruauté, l'égoïsme et la forfanterie.



Si la fermière laissait un morceau de viande dans son placard, Rif volait la viande.

Si les pinsons et les sansonnets avaient l'imprudence de partir un peu loin du nid, Rif grimpait à l'arbre, saisissait les petits oiseaux dans ses griffes et les tuait.

Si le chien oubliait de surveiller sa pâtée, Rif, d'un bond rapide, l'avait déjà renversée.

Si la petite Odette ne rangeait pas sa poupée dans l'armoire, Rif survenait sournoisement, attrapait la pauvre poupée, la traînait dans la poussière de la cour, en déchirait la robe qu'Odette était obligée ensuite de laver au bassin du village et de raccommoder patiemment pendant des heures.

Si les poules s'en allaient paisiblement dans le pré sous la surveillance du coq, Rif bousculait les poussins sans ménagement.

Si la vache qui broutait avec lenteur son herbe, quittait une seconde son petit veau du coin de l'œil, Rif, passant comme une trombe entre les pattes du veau, épouvantait le jeune animal qui se réfugiait, affolé, dans les bois voisins.

Bref, Rif paraissait le plus turbulent, le plus méchant et le plus mal élevé des chats.

Ce matin là, Fidèle s'était pelotonné sur la couverture du berceau de la poupée. Le soleil était chaud sur la plaine. Au loi, les montagnes couvertes de neige étincelaient. L'ombre du mûrier abritait toute la cour de la ferme où les mouches vivaces jouaient en zigzaguant, heureuses de leur légèreté et de leur gentillesse. Les abeilles revenaient à la ruche, chargées du suc des fleurs qu'elles venaient de butiner.

Les bourdons et les frelons, se promenaient en bourdonnant comme de gros sergents de ville qui font respecter l'ordre des champs. Le crapaud s'était accroupi dans le potager sous une salade et participait à tout ce bonheur riant en lui-même de la bêtise des hommes qui le prennent pour une bête répugnante alors qu'il exprime tant de tendresse heureuse.

Fidèle, mi-assoupi, regardait du coin de l'œil cette vie intense.

C'est à ce moment qu'on entendit la voix furieuse de la fermière qui hurlait dans sa cuisine. Et Rif, le chat, sortit en trombe, poursuivi par la brave femme, écumante de rage, brandissant un balai. Rif, en quelques bonds, gagna le sommet du mûrier non sans avoir reçu sur l'échine trois ou quatre grands coups de balai vengeur.

– *Qu'est-ce qu'il a encore fait ?* se demandaient tous les animaux, la guêpe à l'abeille, le crapaud à la limace, le poussin à la vache.

Personne ne savait.

Fidèle se leva de son coussin, trotta jusqu'à la porte de la cuisine, risqua un œil et vit la marmite de soupe renversée avec tous les légumes qu'elle contenait.

À ce moment, la fermière rentrait, encore grondante de colère. Elle s'en prit à Fidèle qui frétillait dans ses jambes :

– *Et toi aussi, veux-tu t'en aller, sale chien !*

Et elle le poussa du pied.

Fidèle, sans demander son reste, se précipita dans le berceau de la poupée et se dissimula sous les couvertures.

La fermière rentrée, l'ordre était apparemment rétabli. Pourtant, une agitation insolite agitait toutes les bêtes. Le chat était resté perché au sommet de son arbre, encore tout frémissant des coups qu'il avait reçus. Les guêpes et les mouches bourdonnaient avec animation, répétant sans cesse :

*« La fermière... la fermière...
« est en colère... est en colère...
« à cause du chat...
« du chat... du chat...*

Tandis que le crapaud se renfrognait, que les salades se flétrissaient et que les fleurs s'ouvraient moins franchement pour laisser passer les abeilles qui continuaient leur travail comme si rien ne s'était passé.

Justement, une des plus grosses abeilles, toute chargée de miel, revenait lentement vers la ruche à proximité de Fidèle qui avait risqué son museau hors de la couverture.

Fidèle, démangé par le désir de bavarder, n'hésita pas à l'interpeller :

– *Quelle histoire, croyez-vous, voisine !*

L'abeille jeta un coup d'œil hautain sur ce jeunet de chien qui osait l'aborder si cavalièrement. Elle ne répondit pas, s'engouffra dans la ruche, alla déposer son miel et ressortit, altière.

Fidèle la regarda passer. Il lui sourit d'un air si aimable que l'abeille perdit un peu de sa morgue, eut honte de son peu de bienveillance et vint se poser sur le rebord du panier :

- *Il n'y a pas longtemps que vous êtes là, chiennot ?*
- *Deux mois, Madame.*
- *C'est ce que je me disais.*
- *Pourquoi ?*
- *Vous n'avez pas encore l'habitude des fermes, vous verrez.*
- *Que se passe-t-il donc dans les fermes ?*
- *Peuh ! Beaucoup de choses pas très bonnes à dire.*
- *Y a-t-il dans chaque ferme un chat aussi méchant ?*

L'abeille sourit :

- *Il n'y a pas de méchant chat, jeune homme. Il y a les bêtes qui travaillent et celles qui ne travaillent pas. Ces dernières font forcément des bêtises.*
- *Alors, si le chat travaillait, il ne serait pas méchant ?*
- *Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Mais je perds du temps, Bonsoir, mon ami.*

Fidèle, un peu abasourdi, réfléchissait à la conversation quand il aperçut le crapaud qui riait en haussant les épaules.

Fidèle risqua une observation :

- *Pourquoi riez-vous ?*
- *Je ris de ce que vient de dire l'abeille.*
- *Ce n'est pas juste ?*
- *Pas tout à fait. Elle juge tout d'après elle. À l'écouter, il faudrait que chacun l'imite. Ainsi moi, je n'ai pas l'air de travailler et pourtant je ne suis pas méchant.*
- *Pourquoi ce chat est-il donc si insupportable ?*
- *Écoute, jeune chien, je n'en sais au fond rien, mais j'ai remarqué une chose, c'est que le chat n'est nerveux que quand la fermière est de mauvaise humeur. Tires-en la conclusion que tu voudras.*
- *Mais pourquoi est-ce que la fermière est de mauvaise humeur ?*
- *Ça mon ami, va-t-en demander aux hommes pourquoi ils font tant d'histoires. Ce ne sont pas nos affaires.*
- *Mais alors, ce méchant Rif ne serait-il que le reflet de la mauvaise humeur de nos patrons ?*
- *C'est du moins ce qu'on voit. Mais je me sauve, le fermier rentre et il va encore dire que je suis laid.*

Effectivement, le fermier rentrait. On l'entendit bougonner à l'intérieur de la ferme quand sa femme lui raconta l'histoire de la soupe renversée.

Fidèle réfléchissait toujours aux réflexions de l'abeille et du crapaud. Il regardait Rif qui était encore resté perché sur son arbre et qui s'agitait, labourant de ses griffes l'écorce du mûrier.

- *Pauvre chat ! se dit Fidèle. Il doit être malheureux de se croire si méchant, mais ce n'est pas sa faute ; c'est de la faute de la colère de la fermière.*

Les derniers éclats de voix de la fermière parvenaient encore aux oreilles du chien :

– *Sale chat ! Quelle mauvaise bête !*

À ce moment, passèrent dans le ciel deux hirondelles à toute vitesse qui traversèrent la cour :

- *Ce n'est pas vrai !* dit la première.
- *Le chat, c'est la sagesse !* dit la deuxième.
- *C'est la prudence !* revint dire la première en tournoyant.
- *C'est l'intelligence !* dit la deuxième qui avait suivi.

Les deux hirondelles partirent comme des fusées et disparurent à l'horizon.

La cour était stupéfiée et le chat ahuri. Mais Fidèle en fut tout joyeux. À la stupéfaction de tous les animaux, il sortit de sa corbeille en frétilant de la queue et s'en alla appeler Rif qui s'acharnait toujours avec ses griffes après le tronc d'arbre.

– *Sagesse !*

Le chat se retourna vers lui, le regarda d'un air dédaigneux puis recommença son manège.

Le chien recommença :

– *Prudence !*

Le chat fut étonné, se retourna franchement et se mit à rire.

Le chien ne se démonta pas :

– *Intelligence !*

Du coup, le chat fut stupéfait. Comment ce misérable petit chien de deux mois pouvait-il s'imposer de la sorte et jouer au grand personnage avec des mots qu'il ne connaissait pas ? Toutefois, il était impressionné.

- *Qui t'a dit ceci ?* demanda-t-il sérieusement.
- *Qu'importe !* dit le chien. Et il alla se recoucher dans la corbeille de la poupée.

Le chat descendit de son arbre et vint trouver Fidèle qui paraissait radieux.

– *C'est la première fois qu'on se conduit bien avec moi. N'as-tu pas peur de ma méchanceté ?*

Le petit chien sourit :

– *Pourquoi donc, ami ? Est-ce que tu me prends pour nigaud de croire que les bêtes sont méchantes ? Ce sont des airs qu'elles se donnent vis-à-vis des hommes.*

Du coup, la glace était rompue entre le chien et le chat. Mais par orgueil, Rif ne voulut pas laisser paraître ses bons sentiments. Il remonta sur son arbre en l'ébouriffant de ses griffes. Fidèle somnolait sur son coussin en réfléchissant et souriant.

.....

De ce jour, le chat et le chien furent les deux meilleurs amis du monde.

Bien plus, le chat ne fit plus de bêtises. Il devint non seulement un voisin supportable, mais le camarade le plus gentil de toutes les bêtes de la ferme.

Et chose encore plus surprenante, la mauvaise humeur de la fermière disparut complètement.

La niche

C'est la coutume, à la campagne, d'enchaîner les chiens pendant le jour et de les détacher pendant la nuit. On prétend qu'ainsi le chien devient méchant et qu'il fait meilleure garde.

Le maître de Fidèle ne manqua pas à cette tradition. Quand Fidèle eut trois ans, il lui acheta une longue chaîne, un collier dont il lui entoura le cou, et il l'attacha à sa niche.



Odette était désolée :

- *Papa, pourquoi enchaînez-vous Fidèle ?
Qu'a-t-il fait de mal ?*
- *Rien, petite fille. Mais à partir d'aujourd'hui il doit garder la maison.*
- *Mais cette chaîne ne le rendra pas meilleur gardien. Elle va le rendre triste ou furieux.*
- *C'est justement ce qu'il faut. Ce chien est trop gentil avec tout le monde. Tandis qu'avec ce système, quand on voudra l'approcher, il mordra.*
- *Mais c'est affreux, papa. Je ne veux pas que mon chien soit méchant.*
- *Occupe-toi de ta poupée, et va aider ta mère à faire la vaisselle. Tout ceci ne regarde pas les petites filles.*

Odette, peinée, courut pleurer dans la cuisine.

Quand son maître lui passa la chaîne autour du cou, Fidèle crut d'abord à une plaisanterie, puis il comprit que c'était le sort habituel des chiens de ferme et qu'il se trouvait face à une idée générale très arrêtée de tous les paysans d'accoutumer les chiens à semblable existence.

Sa première réaction fut de protester violemment contre cet attentat à la liberté. Ne plus courir dans la prairie ; ne plus batifoler avec les insectes rieurs ; ne plus jouer avec les poules tendres, avec les vaches amies, avec le chat, son compagnon. Être condamné à être une sentinelle hargneuse à la porte

du logis, aboyant sur le chemineau et sur l'étranger ! Quel stupide esclavage !

À la réflexion, il résolut de se calmer et d'attendre. « Au fond, que réclame-t-on de moi ? D'être un bon chien de garde, de veiller à ce que rien de disparaisse de cette ferme et que les voleurs sachent que la maison leur est interdite. Soit ! Pour cela, il n'est pas nécessaire de montrer les crocs. ».

Odette, tourmentée du chagrin qu'elle croyait voir chez Fidèle, vint, en cachette, lui donner un gros morceau de gâteau.

Elle fut surprise de trouver un Fidèle de très bonne humeur qui sauta de joie en la voyant, en lui léchant la figure.

– *Mon Fidèle chéri, on dirait que tu n'as pas de chaîne au cou tant tu es gentil !*

Le fermier vit de loin le manège et gronda sa fille.

– *Laisse-le tranquille avec tes sucreries. Un bon chien de garde n'a pas besoin d'affection. Je te défends de la caresser.*

De sorte que Fidèle, condamné par l'opinion générale à être féroce, semblait dorénavant privé de toute douceur, de toute tendresse, de toute marque d'attachement, même de la part de sa petite maîtresse.

Cette condamnation n'eut pas l'air de le troubler. Il parut accepter très philosophiquement cette condition, mit sa tête sur ses deux pattes de devant et commença à méditer en bon chien tranquille.

Tous les autres chiens du pays étaient pareillement enchaînés. Ils étaient devenus si méchants qu'on ne pouvait plus les aborder sans être mordu. Pourtant, malgré cette garde, en apparence infranchissable, les vols se répétaient dans la contrée toutes les nuits à une cadence croissante. Les fruits, les légumes, disparaissaient, emportés par d'odieus chemineaux. Et les chiens féroces ne servaient à rien pour les protéger.

Fidèle n'avait cessé toute la journée d'attendre tranquillement, paraissant d'excellente humeur. Le soir, on le détacha. Il se secoua et vint se mêler à la famille en se frottant amicalement aux jambes de chacun.

La nuit vint. Ce fut l'heure du coucher. Avant de s'endormir, la petite fille tâcha de réaliser la situation. Elle se mit à la fenêtre et pensa : « En somme, que craint mon père ? D'être dévalisé ? Et pour empêcher cela, il se confie au protecteur habituel des paysans : la Férocité. ».

Fidèle courait joyeusement dans la cour, sous la lune.

– *« Mais, continua Odette, la férocité n'a jamais détruit le goût du vol. Seul un accueil aimable peut inciter un homme qui veut voler à la réflexion et au travail. Quand les voleurs verront que j'ai un chien aussi gentil, ils voudront tous avoir une ferme pour posséder un tel chien. ».*

Fidèle paraissait de plus en plus joyeux. Il reconnut sa petite maîtresse à la fenêtre et se mit à gambader.

- *« Je vais donc savoir que personne n'est attaché à des lois et des devoirs stupides et que par conséquent mon chien n'a pas besoin non plus d'être enchaîné à sa niche. ».*

Et sur cette assurance réconfortante, Odette s'endormit.

.....

Quand Odette se réveilla il faisait grand jour. Le fermier, dans la cuisine, discutait avec deux voisins qui paraissaient effarés.

Odette descendit en toute hâte pour entendre la conversation entre les trois hommes.

- *Vous savez que cette nuit, les voleurs ont parcouru tout le pays. Tout le monde a été volé.*
- *Sauf moi, disait le fermier. On ne m'a rien pris.*
- *Ce qui est étrange, c'est que les chiens ont aboyé partout, sauf chez vous.*
- *C'est exact. Fidèle n'a pas aboyé. Il est resté toute la nuit à dormir dans la cour.*
- *Les nôtres, au contraire, ont voyagé partout. Ils n'ont rien trouvé mais ils n'ont pas empêché les voleurs de venir.*
- *Simple coïncidence.*

Odette courut auprès de Fidèle et lui donna subrepticement un morceau de sucre.

Après quoi, elle revint vers son père :

- *Vous voyez bien, papa, que ça ne sert à rien d'avoir un chien méchant.*
- *Tais-toi, petite fille, tu n'y connais rien !*

.....

Quinze jours et quinze nuits se passèrent, pendant lesquels Fidèle fut à la chaîne le jour et en liberté la nuit.

Quinze nuits pendant lesquelles les chiens des environs déployèrent toute leur sauvagerie pour pourchasser les voleurs.

Quinze nuits pendant lesquelles Fidèle resta tranquillement dans la cour sans bouger.

Quinze soirs où Odette se fit les mêmes réflexions avant de s'endormir.

Et les mêmes faits se produisirent pendant tout ce temps.

Les potagers et les vergers des voisins furent dévalisés.

Ceux du fermier restèrent intacts.

Il y eut même des chiens empoisonnés par les voleurs. D'autres devinrent si méchants qu'on fut obligé de les abattre.

Fidèle témoignait au contraire d'une parfaite constance dans l'amabilité. Jamais un aboiement ni contre un mendiant ni contre un étranger ou un vagabond. Du reste, la plupart de ceux-ci évitaient la ferme. Les autres étaient de braves chemineaux à qui la fermière était heureuse de donner un morceau de miche ou un bol de lait.

Si bien qu'au bout de quelque temps, il se passa une chose étrange : la crainte du fermier tomba.

Un matin, il jugea inutile d'attacher Fidèle à sa chaîne. Il utilisa celle-ci pour remplacer la vieille chaîne rouillée de la charrue qui était inutilisable.

Et désormais, on ne parle plus dans cette maison de la manière saugrenue d'élever les chiens de garde qui consiste à les enchaîner à leur niche.

Le renard

Ce matin-là, le fermier se dirigea vers le poulailler, comme d'habitude, pour ramasser les œufs.

Il poussa une exclamation de surprise. La porte était fermée, mais un trou avait été pratiqué dans le grillage. Un animal malin s'était introduit par le trou et avait exploré le poulailler.

Le fermier, pris d'inquiétude, se précipita dans l'abri des poules. Celles-ci étaient toutes apeurées, perchées sur les barreaux du haut, accrochées au toit, dissimulées dans les recoins, caquetant et gémissant. À terre gisaient Boulette et Coquette, les deux plus belles poules du poulailler, une grosse blanche et une grande brune, bonnes pondeuses et gentilles mères de famille. La gorge des deux volatiles était tranchée d'un coup de dent. Sans nul doute, Maître Renard, la bête malfaisante, était passée par là.

Le fermier appela son chien de toute urgence :

– *Fidèle, viens voir !*

Fidèle accourut, constata les dégâts, hocha la tête.

Le maître gronda :

– *Comment se fait-il que tu n'aies rien vu ? À quoi sers-tu ? Qu'est-ce que tu fais la nuit ? Où étais-tu ? Pourquoi as-tu dormi ?*

Le chien fit le gros dos sous l'orage d'épithètes qui pleuvait sur lui.

Effectivement, se disait-il, j'ai eu tort de ne pas veiller davantage. Ma vigilance a été surprise. Depuis quelques jours, la crainte du renard rode sans doute dans le pays et je n'ai pas vu que mon maître en était atteint. Qu'à cela ne tienne, je veillerai.

Le soir venu, le fermier lui fit encore des recommandations :

– *Poste-toi près du poulailler, attends patiemment que le renard arrive à quelques mètres de toi. Bondis sur lui, attrape le à la gorge et tue-le.*

Fidèle leva les yeux sur son maître qui reflétait la cruauté, la vengeance et la crainte.

Il ne répondit rien, se coucha tranquillement le long du poulailler et feignit de dormir pour abréger la conversation.

Le fermier, toujours emporté par sa fièvre de rancune, rentra bougonnant à la maison et se coucha de mauvaise humeur.

.....



La nuit était tombée. Fidèle veillait. Les poules, qui sont pour les hommes des oiseaux à manger ou des pondeuses dont on dévore les œufs, s'agitaient dans le poulailler. Pourtant, il n'y a pas plus aimable, plus gentil, plus tendre qu'une poule.

Fidèle les calma par sa présence si tranquille. Au bout de quelques instants, les poules s'endormirent.

Les souvenirs de Fidèle se reportèrent sur la fureur du fermier. Celui-ci était justement en train de se retourner dans son lit, en proie à un cauchemar de vengeance contre le renard.

Fidèle pensait aussi au renard, mais de façon tout à fait différente du fermier. Pour lui, le renard n'était pas un animal malfaisant. Fidèle, qui connaissait les bêtes et les voyait avec d'autres yeux que les hommes, savait que le renard représentait la finesse mêlée à la sagacité et à toutes idées particulièrement fines et pures où n'entrait aucune cruauté, aucune animalité.

Le fermier remuait toujours sur sa couche, empoisonné par la fureur de vengeance : « *Sale renard ! Sale bête !* ».

Vers minuit, Fidèle entendit un léger bruit qui venait du bois. En regardant intensément au loin, il aperçut une tache jaunâtre qui se glissait le long du pré, sautait les fossés, traversait le potager et s'avavançait rapidement sur le poulailler.

Dans un frou-frou de soie imperceptible, le renard accourait. Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres, il s'arrêta, huma l'air comme pour prendre connaissance des lieux, et se disposa à repartir.

C'est ce moment que choisit Fidèle pour agir. Dans la nuit pure, la voix du chien s'éleva, parlant le langage animal que les bêtes parlent toujours entre elles :

– *Renard !*

Fidèle s'attendait à ce que le renard lui réponde amicalement, mais, à sa grande surprise, le renard s'éclipsa avec précipitation et disparut dans les taillis du bois.

Fidèle, démonté par cet échec, ne se découragea pas. Il se dit : « *Attendons encore !* ».

Au bout d'une demi-heure de patience, le renard reparut, recommença le même manège, traversa le pré, huma l'air et vint flairer le poulailler à le toucher.

La voix de Fidèle s'éleva pour la deuxième fois de la même façon :

– *Renard !*

Et la même fuite instantanée se produisit, sauf que le renard s'arrêta à quelque distance et observa d'un air inquiet le coin d'où était partie la voix.

Fidèle, étonné par ce deuxième échec, en cherchait en lui-même les raisons : « *Pourquoi fuit-il ? Que craint-il ?* ».

Le renard, un peu rassuré, commençait à revenir. Il traversait à nouveau le pré.

Fidèle, au cours de ses réflexions, comprit tout à coup son erreur. « *Que je suis bête, se dit-il ! Je l'ai appelé Renard ! C'est le nom que les hommes lui donnent. Forcément, il a vu en moi un chien ! Nous ne pouvons pas être amis de cette façon là* ».

À ce moment, le renard s'était approché du poulailler jusqu'à sentir l'odeur des poules. Fidèle observa son manège : « *Pauvre camarade, se dit-il. Voilà à quoi les hommes nous obligent. À voler, à tuer, à être cruel, parce que traqués et considérés comme des bêtes sauvages dépourvues d'amabilité* ».

Il se concentra et appela celui-ci d'une voix si douce qu'elle coulait, limpide comme un rayon de lune :

– *Finesse !*

Pffftt ! Un bruissement léger courut le long du pré et s'engouffra dans le bois. Mais, oh ! surprise ! le renard, lui, n'avait pas bougé : un renard transformé, l'air doux et intelligent, la face rieuse, confiante. Ce n'était que la crainte et l'instinct cruel du faux renard qui s'étaient enfuis avec précipitation. Alors, le renard s'approcha de Fidèle :

– *Qui m'appelle ?*

– *Moi, ton ami, Fidèle ! Que venais-tu chercher ici ?*

– *Je ne me rappelle plus.*

Et c'était vrai. Le renard ne se rappelait déjà plus pourquoi le poulailler l'avait attiré.

Fidèle reprit avec affection :

– *Reste avec moi. Nous garderons les poules ensemble.*

Le renard ne fit pas d'objection. Bien au contraire.

Les poules dormaient en toute tranquillité.

.....

Le lendemain matin, le fermier, qui avait passé une meilleure nuit qu'il ne le pensait, courut à son poulailler. Il constata avec satisfaction que les poules étaient toutes là, et que les œufs étaient intacts.

– *Brave Fidèle, se dit-il. Il l'a bien gardé. Peut-être a-t-il tué le renard ?*

Et il se dirigea vers la niche pour flatter son chien.

Qu'y vit-il ? Stupéfaction ! L'un contre l'autre : Fidèle et le renard dormaient ensemble pelotonnés en rond. Et le renard avait l'air aussi paisible et heureux que le chien.



– *Ça ! Par exemple ! Est-ce que je rêve ?*

Le fermier appela sans bruit sa femme, les valets, Odette, tout le village. Chacun vint admirer le tableau idyllique des deux bêtes qui semblaient unies en si parfait accord.

À ce moment, le renard et le chien se réveillèrent. Sans s'occuper des hommes qui les entouraient, ils mangèrent ensemble la pâtée, se dirigèrent vers le ruisseau, burent un grand coup d'eau et revinrent, côte à côte, dans le pré où les poules picoraient. Ils traversèrent le petit troupeau de volatiles sans que celles-ci ne paraissent troublées le moins du monde. Même, le renard s'effaça gentiment devant une petite escouade de poussins qui suivaient leur mère.

Les habitants du village n'en croyaient pas leurs yeux.

– *C'est un miracle !* disaient les vieux entêtés.

Mais Odette et les enfants du village comprirent qu'il y avait là un secret merveilleux à découvrir.

En attendant de le connaître, Odette courant à Fidèle, lui mit sur le bout du museau un gros baiser d'amitié.

Le maraudeur

Depuis quelques jours, les paysans de la contrée étaient de mauvaise humeur. C'était la saison des pommes et les pommiers étaient chargés de fruits superbes. Mais la nuit, un maraudeur, qu'on n'avait pas réussi à prendre sur le fait, s'introduisait dans les jardins et les vergers et volait les plus beaux fruits qu'il emportait sans bruit pour les vendre le lendemain au marché de la ville.

Plusieurs vergers avaient déjà été dévalisés de cette façon et, malgré toutes les surveillances, les larcins se reproduisaient tous les soirs à des endroits fort différents du pays.

Le maître de Fidèle, inquiet pour la nuit prochaine, se demandait comment faire pour protéger ses pommes qui étaient presque mûres.

Il appela son chien :

– *Fidèle !*

Fidèle accourut.

– *Regarde ce pommier.* (Il lui désigna le plus gros pommier du verger, le plus chargé de fruits appétissants. Fidèle agita la queue en signe d'intelligence). *Tu vas le veiller toute la nuit et, si le maraudeur vient, tu sauteras sur lui, tu le mordras et tu le feras partir.*

Fidèle ne répondit rien. Cette méthode n'avait pas l'aire de lui plaire. Le maître insista :

– *As-tu compris ! Eh bien ! Vas te coucher sous le pommier et n'en bouge plus.*

Fidèle, obéissant, alla se coucher sous l'arbre.

Le fermier, rassuré, lui redit à nouveau :

– *Et surtout, mords-le fort. Je veux qu'il ait la marque de tes dents sur les mollets.*

Fidèle ferma les yeux pour ne pas faire connaître le fond de sa pensée. Il feignit de dormir.

Le soir venu, le maître ferma minutieusement la porte du jardin, donna encore le même conseil à Fidèle qui n'avait pas bougé du pommier et rentra se coucher.

La nuit était venue : une nuit chaude, pleine d'étoiles qui brillaient sur le fond noir du ciel comme des diamants sur une voute de velours noir. Dans la forêt voisine, les hiboux, les chouettes, les chats-huants huaient et hululaient. Les vers-luisants piquaient l'herbe de points lumineux. Les arbres se découpaient en formes fantastiques sur le ciel. Peu à peu, la lune se levait, éclairait tout le paysage de sa lumière diaphane, répandait ses flots argentés



de poussière fluide dans les brumes de la vallée. Un immense concert de voix mélodieuses s'élevait de tous les coins de la plaine. L'œil était charmé par toutes ces lueurs phosphorescentes, ces jeux d'ombres et de luminosités blanchâtres. Le recueillement et les voix pures de la paix et de la joie régnaient à l'infini.

Fidèle attendait patiemment l'arrivée du maraudeur, méditant les paroles du fermier : « Si tu le vois s'approcher du pommier, mords-le cruellement. Je veux qu'il ait la marque de tes dents dans les mollets ».

.....

Au bout d'une heure d'attente, il entendit soudain un bruit suspect au fond du jardin. Quelqu'un escaladait le mur. On entendait distinctement le crissement des chaussures contre la pierre. Une main agrippa le sommet de la muraille. Bientôt, une silhouette apparut. L'homme enjamba la crête et s'apprêta à sauter dans le verger.

Fidèle ne bougeait pas, très maître de lui.

L'homme, après avoir regardé précautionneusement autour de lui, était arrivé près du pommier. Les pommes étaient là, superbes, éblouissantes sous la lumière de la lune.

L'homme, qui avait apporté avec lui un sac, l'étendit sur le sol et leva la main vers une pomme, la plus belle, qui se trouvait à sa portée.

À ce moment, une voix douce et mystérieuse se fit entendre, une voix qui semblait plutôt un écho intérieur qu'une voix réelle :

Bonsoir !

L'homme, surpris, s'arrêta, tenta de fuir, regarda autour de lui, ne vit rien, crut avoir rêvé. Il recommença son manège et étendit le bras à nouveau vers la pomme.

La voix reprit aussitôt !

– *La belle nuit !*

Du coup, l'homme faillit s'enfuir. Il ramassa son sac et esquissa quelques pas vers le mur. Pourtant, il lui semblait bien ne voir personne aux environs. Ses yeux regardant dans tous les sens finirent par apercevoir une tache jaunâtre sur l'herbe. Il s'approcha avec précaution et distingua à la longue Fidèle qui ne bougeait pas.

L'homme, indécis, se demandait ce qu'il devait faire. Ce chien qui semblait doux et disposé à le laisser opérer son larcin, cette voix mystérieuse si distincte, si forte, qu'elle troublait plus profondément encore cette nuit si belle, toutes ces choses inhabituelles l'agitaient.

Il attendit une minute, constata que le chien était toujours immobile, qu'il n'y avait décidément personne pour surveiller le verger. Cette solitude le rassura.

– *Après tout, je me suis peut-être trompé.*

Il remit son sac par terre et leva à nouveau la main vers la grosse pomme pour la cueillir.

À ce moment, la voix se fit entendre à nouveau, encore plus douce et plus pénétrante.

– *Quel bonheur !*

Du coup, c'en était trop ! L'homme était sérieusement secoué. Il se réveilla totalement de sa torpeur et prit conscience des choses qui l'entouraient.

Jusque là, tout préoccupé de voler les pommes, il n'avait pas remarqué comme cette nuit était belle et parfumée. Il découvrit tout à coup la lune, les arbres, les vers-luisants, les chants des hiboux et des chouettes.

Un rayon de lumière tombait sur Fidèle qui apparaissait éclairé majestueusement. L'homme fut frappé d'admiration.

– *Oh ! Le beau chien !*

Et de fait, Fidèle était assurément le plus beau chien qu'on puisse voir. Jamais un chien ne refléta tant de noblesse. Ce chien était une bête royale, de ce royaume infini où les bêtes sont des symboles d'idées souveraines et cohabitent en paix avec les Anges. Ce port noble impressionna le maraudeur autant que la nuit et tous les chants. Machinalement, il répéta :

– *Quel bonheur !*

À cet instant, oh surprise ! ô merveille ! L'esprit de la maraude le quitta immédiatement au point qu'il ne fut même plus capable de se rappeler pourquoi il était venu. Le Bonheur semblait l'avoir pénétré, avoir pris toute la place dans son esprit. Il osa s'approcher de Fidèle, le caressa amicalement, puis, à pas tranquilles, s'en alla vers la porte du verger, l'ouvrit et partit en fredonnant sur la route.

.....

Quand le fermier revint le lendemain matin dans le verger, il constata une chose étrange : un voleur avait escaladé le mur. Il y avait des traces de pas sur l'herbe qui conduisaient droit au pommier. Pourtant, les pommes étaient toutes là. Il n'en manquait pas une. Près du pommier repartaient les traces de pieds qui, passant par la porte restée ouverte, s'en allaient sur la route.

Fidèle dormait près de sa niche. Le fermier n'osa rien lui dire puisque le maraudeur n'avait rien volé. Mais il n'a jamais rien compris à cette histoire.

Et le plus fantastique est que depuis ce jour, on n'a plus jamais volé de fruits dans le pays. Les paysans, qui sont intuitifs, prétendent que « l'esprit de la maraude » est parti.

Le loup

Un bruit alarmant courait dans le pays depuis le matin : on avait trouvé, dans le bas du sentier qui venait de la haute montagne et aboutissait au village, de curieuses traces d'animal.

Les vieux paysans consultés avaient hoché la tête d'un air soucieux : ce doit être un loup, il doit être très gros. Regardez la grandeur des empreintes. Nous n'en n'avons pas vu depuis cinquante ans.

Les fermiers barricadèrent aussitôt leurs étables. On enferma les moutons et les jeunes veaux et on défendit aux enfants de sortir. Les chiens furent détachés et munis de colliers à pointes d'acier.

Le maître de Fidèle, par surcroît de précautions, décrocha son fusil, l'astiqua, garnit sa cartouchière de cartouches spéciales à gros gibier et, ainsi armé, se proposa de tuer le loup.

L'après-midi, les paysans gagnèrent leurs champs. Les femmes, comme d'habitude, restèrent à la maison pour préparer le repas du soir, faire le ménage et soigner les animaux de basse-cour.

Le maître de Fidèle, fusil sur l'épaule, cartouchière à la ceinture, s'en fut au sommet de ses terres, faucher un pré.

La fermière, quelque temps plus tard, s'aperçut qu'il lui manquait quelques fruits pour le dîner. Elle coiffa son chapeau de vieille paille recuite par le soleil et descendit dans la vigne, à quelques trois cents mètres de la ferme, pour cueillir des pêches.

Avant de partir, elle pria Odette d'éplucher les dernier légumes. Elle appela Fidèle :

– *Reste ici, à côté de la petite. Et fais attention au loup.*

Puis elle partit.

Odette et Fidèle, assis l'un près de l'autre sur le pas de la porte, devisaient sagement, la petite fille parlant au chien, le chien répondant par un clignement d'yeux, un coup de panache de la queue, ou une oreille tantôt levée, tantôt abaissée.

– *Mon Fidèle chéri ! disait Odette. Tu crois à ce loup, toi ?*

– *Fidèle tira la langue et se mit à souffler comme s'il riait.*

– *Moi, reprit Odette, je n'y crois pas du tout.*

Fidèle agita la queue en signe d'acquiescement.

– *Pourtant, si le loup venait, que lui dirais-tu ?*

Fidèle ferma la bouche, secoua sa tête sur ses pattes et prit un air détaché.

– *Tu ne lui dirais rien ? C'est bien ce que je pensais.*

Fidèle s'approcha d'Odette, lui donna un coup de langue sur la joue et lui tendit la patte. Odette entoura le cou de son chien de ses bras, lui parla à l'oreille pour lui confier un secret.

On n'entendit pas ce qu'elle disait, mais Fidèle eut l'air tout joyeux. Sa queue s'agitait avec frénésie en signe de grande joie ? La fillette l'embrassa et le laissa gambader dans la cour.

À ce moment, elle s'aperçut que sa mère avait oublié le grand panier qui servait à ramasser les pêches. Elle eut une idée :

– *Fidèle ! Cours apporter à ma mère le panier qu'elle a oublié !*



Le chien saisit l'anse de la corbeille et s'élança du côté de la vigne.

Odette rentra dans la maison. Toutefois, avant de continuer l'épluchage des légumes, elle pénétra dans sa chambre pour faire le lit de sa poupée.

Dans la vigne, la fermière revenait déjà sur ses pas, s'étant aperçu de son oubli, quand elle vit arriver le chien portant le panier.

– *Oh ! merci ! Que c'est gentil d'y avoir pensé. Maintenant retourne vite garder Odette.*

Le chien s'élança à nouveau vers la ferme.

Quand il arriva à la grille, il constata qu'elle était entr'ouverte. Il était pourtant bien sûr de l'avoir fermée avant de partir. Dans la boue de la cour, il remarqua les mêmes empreintes qu'on avait remarquées le matin même dans le sentier de la montagne. C'était le loup ! Les pattes de la bête se dirigeaient vers la maison. Fidèle, saisi d'un pressentiment aigu, se précipita vers la maison.

Il s'engouffra dans la cuisine qui était déserte et s'en vint immédiatement écouter à la porte de la chambre. Il allait frapper du museau ou des pattes à cette porte ou même aboyer pour appeler Odette quand la prudence l'arrêta. Il retint sa respiration : de l'autre côté de la porte, dans la chambre, on entendait un souffle court et rauque. Sans bruit, le chien gagna la cour et s'appuyant des deux pattes sur le rebord de la fenêtre parvint à voir ce qui se passait dans la pièce.

Il y vit un spectacle qui aurait glacé d'effroi le père et la mère d'Odette, si pénétrés de la crainte des bêtes sauvages : l'énorme loup se promenait près du lit, l'œil fauve chargé d'éclairs, la langue pendante, un rictus énorme découvrant les crocs. À deux pas de lui, tenant étroitement sa poupée dans ses bras, Odette s'était assoupie candidement. Le fauve bestial reniflait l'enfant avec satisfaction.

À ce moment, Fidèle entendit une galopade lointaine. Mû par un pressentiment soudain, le fermier dévalait la pente du pré. D'autre part, la fermière, apercevant au loin son mari qui courait, avait poussé un cri et se dépêchait à son tour vers la maison.

Que faire ?

La situation semblait devenir grave. La crainte et l'affolement agitaient désespérément les parents d'Odette, par intuition d'un malheur.

Fidèle n'hésita pas. Il se précipita au milieu de la route, s'y coucha en travers d'un air absolument tranquille et attendit.

Le premier qui déboucha fut le fermier en sueur, le fusil à la main, l'air terrifié. Il aperçut son chien qui se prélassait sans soucis au milieu du chemin. Cette attitude de Fidèle le soulagea. Délivré immédiatement de sa crainte, il s'arrêta, s'essuya le front, remit son fusil sur l'épaule et s'adressa à son chien :

– *Rien de nouveau, Fidèle ?*

Pour toute réponse, le chien remua la queue.

La fermière arrivait à son tour, affolée. Elle trouva son mari et le chien en grande conversation.

– *Que se passe-t-il, Antoine ?*

– *Rien. J'ai eu peur, alors j'ai couru, mais, regarde Fidèle. Il est si tranquille que tout doit aller bien.*

– *Mon Dieu ! Que tu m'as fait peur en te voyant courir.*

– *Retourne à ta vigne, grosse bête. Je retourne à mon pré.*

Et les deux paysans s'en revinrent à leur travail, chacun de leur côté.

Fidèle était resté tranquillement couché au travers du chemin. « Que les hommes sont bêtes, se dit-il. Ils s'affolent toujours pour rien. Ce que c'est que de ne pas savoir le vrai nom des animaux et de croire à ce qu'on dit dans le monde. Le véritable nom du loup, c'est Protection. Alors, qu'y a-t-il à craindre ? Au fait, occupons-nous un peu de savoir comment cela se passe de ce côté-là ».

Et, se levant, il alla à nouveau coller son nez à la fenêtre de la chambre.

Odette était toujours endormie, tenant sa poupée contre elle. À ses pieds, le loup s'était couché et veillait, les yeux mi-clos, fixés sur la délicate enfant. Une grande tendresse emplissait le regard de la bête.

Ce tableau idyllique réjouit Fidèle qui ne voulut pas troubler le sommeil d'Odette ni le plaisir affectueux du loup. Notre chien alla se coucher dans la cuisine, derrière un fagot, non sans avoir déposé en travers de la pièce le plus gros de sa pâtée.

Bientôt la porte s'ouvrit. Le loup parut, regarda de tous côtés, constata l'absence de tout danger, vit l'os qui lui était préparé, le saisit et sortit rapidement.

Fidèle le vit regagner le bout du village où débouche le sentier qui conduit à la haute montagne.

Odette s'était éveillée et se précipitait dans la pièce, toute joyeuse.

– *Vite, Fidèle, dépêchons-nous de terminer la soupe.*

Et elle se remit à éplucher les légumes.

.....

Dix minutes après, tous les habitants du village s'agitaient dans la cour, autour des empreintes.

– *Où est le loup ? Avez-vous vu le loup ?*

On interrogeait Odette.

– *As-tu vu le loup ?*

Mais Odette répondait de bonne foi :

– *Mais non, je vous assure. Je n'ai rien vu.*

Quant à Fidèle, il finissait tranquillement sa pâtée au milieu de toute cette agitation, se remémorant la définition exacte du code des bêtes que seuls les animaux savent et parlent entre eux : « *le vrai nom du loup, c'est Protection !* ».

L'ouverture de la chasse

On était arrivé à Septembre, à l'ouverture de la chasse.

Dans tout le pays, les paysans astiquaient leurs fusils, préparaient les cartouches, graissaient leurs bottines de chasse.

Chacun céda à cette croyance qu'on peut éprouver beaucoup de plaisir à tuer d'inoffensifs animaux pour s'en repaître goulûment.

Le maître de Fidèle n'avait pas manqué d'obéir à cette habitude annuelle. Ce soir là, il préparait son gros fusil à deux coups et avait garni sa ceinture de cartouches de divers calibres. Il y en avait pour les lapins, pour les petits et les gros oiseaux, et même pour les sangliers.

Odette, voyant les préparatifs, s'était réfugiée dans sa chambre pour éviter le contact de ces choses déplaisantes. Fidèle, couché sous la table, attendait patiemment les ordres. Depuis huit jours, son maître l'entraînait à toutes sortes d'exercices : courir, s'arrêter à l'appel, rapporter un objet, chercher dans les fourrés, débusquer les animaux cachés dans le taillis, etc... À la suite de quoi, le fermier avait déclaré que Fidèle ferait un excellent chien de chasse, ce dont notre brave animal n'avait pas particulièrement été flatté.

Quelques instants après la sortie d'Odette, mû par l'affection qu'il lui portait, le chien se leva, poussa du museau la porte de la chambre de la fillette et vint la rejoindre. Odette, joyeuse, entourait de ses bras le gros cou du

chien, l'embrassa et se mit à lui raconter à l'oreille une très longue histoire que personne n'entendit. À la fin, le chien remua la queue, comme s'il avait compris.

Le lendemain, à trois heures du matin, il faisait encore nuit, le fermier se leva, siffla son chien et partit vers la forêt.

De tous les coins de la plaine, les chasseurs partaient avec leurs fusils et leurs gibecières, chacun se promettant une grande hécatombe de petit gibier.



Au bout d'une demi-heure de marche, le fermier et Fidèle atteignirent la forêt. Le jour commençait à poindre. Une lueur indécise apparaissait déjà à la cime des arbres.

Fidèle et son maître s'engagèrent dans les sentiers qu'ils connaissaient tous les deux intimement, l'un pour y avoir fait des coupes de bois, l'autre pour y gambader souvent en compagnie d'Odette. Le chien reconnaissait au passage les pelouses fleuries de violettes au printemps et de renoncules en automne, les clairières à l'herbe fraîche, les taillis d'églantines, la mousse piquée de fraisiers, les noisetiers garnis de fruits doux. Il connaissait chaque sente, chaque détour, chaque piste, chaque bouquet d'arbres, chaque fourré. Bien plus, les animaux de la forêt eux-mêmes lui étaient familiers. Les lièvres, les lapins, les faisans, les perdrix... connaissaient tous ce chien magnifique et doux qui respirait la sympathie et en qui ils devinaient un ami.

Quelquefois, au hasard d'une galopade, Fidèle s'était trouvé nez à nez avec un lièvre qui grignotait du thym ou avec un faisan qui picorait des glands. Les deux animaux se regardaient alors malicieusement, quelquefois se bécotaient amicalement le museau comme le font les Indiens en signe d'amitié quand ils se frottent le nez l'un contre l'autre, puis Fidèle repartait avec fougue, laissant tranquillement le lièvre ou l'oiseau occupé à son repas.

Aujourd'hui, les circonstances semblaient vouloir imposer à Fidèle une attitude qui ne convenait pas à son caractère habituel. D'ami des bêtes de la forêt, il était devenu le complice et le pourvoyeur d'un chasseur. Fi donc !

Le jour se levait peu à peu. La forêt s'animait des mille petits bruits qui témoignent de son activité quotidienne : les mouches, les frelons, les papillons, les moustiques s'agitaient, les libellules défripaient leurs ailes, les merles faisaient gravement leur toilette, les feuilles des arbres levaient la tête pour aspirer avec joie le premier rayon de soleil, cette douche journalière bienfaisante. Tout s'éveillait, prenait forme, devenait conscient du jour et de la vie.

Le fermier et Fidèle étaient arrivés à l'endroit où, l'année dernière, la chasse fut particulièrement fructueuse. Le fermier se rappelait ici son premier

lièvre ; il tua là son premier perdreau. Que c'était une belle journée de chasse !

Il siffla Fidèle :

– *Attention ! ouvre l'œil !... à nous, maintenant !*

Fidèle bondit et se précipita dans les fourrés, la queue remuante. Il fouillait, grattait, reniflait, aboyait.

Le fermier était très aise de le voir.

– *Quel bon chien de chasse !*

Et, le fusil braqué en avant, il surveillait les départs possibles des lièvres.

Rien ne sortit des fourrés. Pas plus de lièvres que de faisans. Il fallut aller plus loin.

Le fermier s'impatientait.

– *Cherche, cherche, Fidèle !*

Et Fidèle cherchait, bousculant, piaffant, fouillant, remuant, mais peine perdue : rien, toujours rien ! Ni lapin, ni lièvre, ni oiseau.

– *Pourtant, je suis sûr qu'il y a du gibier par ici, grommelait le fermier, et les amis dans la plaine n'ont pas l'air d'avoir plus de chance que moi.*

Effectivement, ce jour d'ouverture était particulièrement silencieux. Pas le moindre coup de feu, ni aux environs, ni au loin.

Au bout d'une heure et demi d'efforts infructueux, le fermier enrageait délibérément.

– *Ça, par exemple ! C'est trop fort ! Je n'ai jamais vu ça !*

Fidèle continuait à courir partout. Mais peut-être faisait-il peur au gibier, ou peut-être celui-ci était-il plus malin que lui, car il ne trouvait toujours rien.

Ce jeu continua jusqu'à midi.

Désappointé, furieux, le fermier tira de son sac une miche de pain, un morceau de fromage, une bouteille de vin, et se mit à manger de fort mauvaise humeur.

Fidèle eut aussi son repas. Il mangea gaîment et paraissait radieux. La journée était des plus belles de l'année. L'automne avait déjà roussi légèrement les hautes futaies. Un souffle doux animait les branches. Une brume légère estompait les collines au loin, grisait les crêtes trop vives des pics, adoucissait les rudesses de ton des verdure criardes. Une harmonie grandiose se dégagait de ce panorama, aux mille détails dont chacun apportait sa touche individuelle, indispensable à l'unité de l'ensemble.

Le fermier s'était couché sur un tronc, accablé de fatigue et de désappointement. Fidèle, à ses pieds, semblait savourer la quiétude de l'endroit.

Bercé par la brise, enivré par la douce chaleur du jour, engourdi par le bien-être qui suit le repas, le fermier s'assoupit.

Fidèle ferma également les yeux, se remémorant la longue randonnée du matin. Son regard malicieux semblait se souvenir d'épisodes amusants. Le fait est que tandis qu'il semblait chercher avec ardeur, il avait vu à chaque buisson ses amis les lièvres, les lapins, les perdreaux et les faisans qui se dissimulaient dans l'herbe sous les branches ou dans les terriers. Chaque fois, les deux bêtes s'étaient reconnues avec un clin d'œil amical. Le lièvre ne bougeait pas, le lapin se tenait coi, le faisan restait tranquille, et Fidèle, remuant, grattant, soufflant et trépignant accomplissait sa besogne de fureteur, sans que le fermier se doutât du stratagème.

Maintenant le fermier dormait profondément. Les heures passaient, apportant chacune sa part de bonheur, de beauté tranquille. La plaine et la forêt étaient muettes. Aucun coup de fusil ne se faisait entendre. De tous côtés, les chasseurs redescendaient bredouilles.

Jamais ouverture de chasse ne fut moins fructueuse en gibier.

Vers 5 heures de l'après-midi, le fermier se réveilla. Le soleil descendait vers l'Ouest, inondant la montagne et la vallée d'un torrent de feu d'or. La brise avait cessé. Les feuilles immobiles semblaient figées dans l'extase du silence.

Le fermier entrouvrit les yeux. À ses pieds, son fusil, inutile aujourd'hui, sa musette pleine de provisions, son chien. Autour de lui : l'herbe de la clairière. Soudain un objet étrange le fit sursauter : à un mètre de lui, un lièvre superbe le regardait en mâchonnant des brins d'herbes. Ce lièvre peu farouche était couché nez contre nez à Fidèle qui paraissait le considérer comme son ami le plus intime. Le fermier stupéfait se pinça pour se convaincre qu'il ne rêvait pas, mais ce spectacle était réel. Alors, il étendit le bras, doucement, pour prendre son fusil. Le lièvre, confiant, le regarda faire. Alors, un sentiment de malaise l'arrêta. « *Pourquoi tuer une aussi innocente bête qui a l'air d'avoir confiance en moi, au point qu'elle est venue se réfugier à nos pieds ?* ». Cette pensée l'incita à regarder davantage le doux animal qui paraissait faire si bon ménage avec le chien. Ce lièvre avait l'air si aimable, si amusant, que notre fermier fut saisi d'un irrésistible courant de sympathie pour lui. Il avança la main pour le toucher, le lièvre ne s'enfuit pas. Bien au contraire. Il se laissa approcher, caresser, prendre dans les bras. Fidèle, joyeux, léchait la main du fermier.

Le jour tombait. Il était l'heure de revenir à la ferme. Le fermier eut une hésitation. Devait-il emporter ce lièvre pour en faire un civet ? La tentation disparut aussitôt que venue.

– *Ma foi non, se dit-il, il est trop gentil.*

Et de fait, notre fermier était dans le vrai plus qu'il ne le pensait, car le nom de ce lièvre de la forêt que Fidèle connaissait bien était : Gentil.

.....

Le soir, le fermier dîna de bonne humeur, libéré de cette habitude qui accable les chasseurs les jours de grand carnage, quand ils aiment à raconter leurs exploits cruels.

L'atmosphère était douce et paisible sous la lampe, à la ferme. Odette battait des mains au récit de la découverte du lièvre. Fidèle, sous la table, écoutait le discours. La fermière était stupéfaite.

- *Mon mari, je ne te comprends pas. Jamais je ne t'ai vu rentrer de la chasse aussi bredouille, et jamais je ne t'ai vu aussi content.*
- *Je n'y comprends rien moi-même, ma bonne amie. Mais c'est un fait que je trouve la vie belle et que je n'ai pas de regret d'avoir manqué ma chasse.*

.....

Quelques jours plus tard, Odette et Fidèle montèrent tous les deux dans la forêt pour cueillir des fraises. Et, à chaque pas, les faisans, les perdrix, les lièvres et les lapins batifolaient autour d'eux avec des cabrioles en signe d'amitié.

Les mouches

Un vent de jalousie soufflait sur la région. Les paysans du village étaient envieux d'Antoine le fermier, le maître de Fidèle. Depuis quelques temps, les récoltes d'Antoine étaient abondantes quand celles des autres étaient maigres. La ferme d'Antoine était un modèle d'ordre, de propreté, d'outillage moderne, alors que les autres fermes souffraient encore du désordre, de la vétusté des outils. Les bêtes d'Antoine étaient saines et belles, alors que les épidémies sévissaient partout ailleurs. Ses fruits n'étaient touchés ni par la grêle, ni par les maraudeurs, tandis que les vergers avoisinants paraissaient souffrir de ces maux. Bref, l'honnêteté, l'ordre et la prospérité d'Antoine donnaient à jacasser aux jaloux.

Entre autres choses, on lui enviait Fidèle qui, pour tous ces gens obstinés à un penser résigné et malheureux, représentait le luxe d'une joie constante. Fidèle, devenu superbe avec sa queue touffue, ses longs poils frisés, sa tête majestueuse, ses yeux intelligents et clairs, sa puissante ossature, ses pattes fines et bien ergotées, était un des plus beaux chiens qu'on puisse trouver. Il était célèbre à la ronde pour ses exploits quotidiens. Tous les jours, ce chien révélait par quelque trait sa profonde connaissance non seulement de tous ce que les hommes connaissent mais surtout d'un royaume dont ils sont loin de soupçonner l'étendue : celui de l'intelligence des bêtes. Fidèle connaissait intimement les qualités réelles de chacun de ces animaux que les hommes méprisent quand ils ne les détestent pas jusqu'à les détruire. Il savait que le crapaud représente la bonté, la limace la sensibilité et la patience,

l'araignée l'équilibre et le plan, le hérisson la prudence, le serpent la souplesse, le papillon la joie et la sauterelle la vigueur.

L'instinct spontané chez ce chien de voir toujours la vraie nature des choses et des êtres lui faisait accomplir journallement des actes merveilleux. C'est de cette supériorité sur les autres bêtes que les paysans étaient jaloux.

Cette jalousie des fermiers se manifestait d'une façon curieuse. C'étaient leurs chiens qui en supportaient le poids. Les pensées mauvaises des maîtres influençaient leurs animaux, et quand Fidèle qui n'était jamais attaché traversait joyeusement le village où tous les chiens pendant la journée étaient enchaînés à leur niche, des yeux hostiles le suivaient, des grognements sourds se faisaient entendre, la haine semblait vouloir guetter le moment propice de l'atteindre.

La nuit, on détachait les chiens qui couraient les champs pour protéger les vergers des voleurs. Mais, cette nuit-là, les chiens s'étaient réunis dans le petit bois de hêtres qui dominait le hameau pour y tenir un grand conciliabule.

On y discutait ferme de Fidèle et de ce qu'on devait faire contre lui.

Médor, le dogue de la grande ferme d'en bas, Finaud, le chien loup des Durand, et Dick, le bas-rouge de Clouet l'ivrogne, étaient parmi les plus excités.

- *D'abord, disait Finaud, pourquoi n'enchaîne-t-on pas Fidèle toute la journée comme nous ? Il n'est pas mieux qu'un autre.*
- *Et puis, disait Dick, cette manière de refuser de la viande dans sa pâtée sous prétexte qu'on ne doit pas tuer des animaux pour se nourrir ! Monsieur Fidèle fait des manières !*
- *Et, reprenait Médor, cet air de supériorité dans la démarche ! Avez-vous remarqué comme il est fier !*

Les langues allaient leur train, les crocs se découvraient sous les gencives, les bêtes secouées de haine tournaient en cercle sous les futaies, ruminant leurs desseins sinistres.

À la fin, un des plus jeunes chiens, un petit maigre, l'air sournois, proposa.

- *Si on le tuait !*

Les chiens arrêtaient leur ronde.

De quelle façon ? demanda le dogue.

L'un suggéra de s'entendre avec Nénette, la jument, pour qu'elle lance un coup de pied à Fidèle quand celui-ci passerait à portée de son sabot. Mais on fit remarquer que Nénette avait beaucoup de sympathie pour Fidèle et ne se prêterait pas à ce jeu.

Un autre voulait laisser tomber du haut du toit un pavé sur Fidèle endormi, avec la complicité de Rif, le chat ; mais Rif était devenu le meilleur ami du chien, cet attentat n'était plus possible.

Un troisième proposa d'attaquer Fidèle tous ensemble et de l'étrangler avec leurs crocs. Mais Fidèle étant remarquablement fort, on craignit de recevoir de sa part quelques morsures cuisantes.

Bref, ils se séparèrent sans avoir pu trouver la manière d'accomplir leur forfait et en se donnant rendez-vous pour le lendemain soir.

.....

Le lendemain, vers midi, chaque chien enchaîné devant sa maison se souvenait de la réunion de la veille. Et, chez chacun, le même leitmotiv revenait sans cesse :

– *Il faut tuer Fidèle ! Il faut tuer Fidèle !*

Les fermières qui préparaient les déjeuners étaient toutes de mauvaise humeur. Les assiettes se cassaient sous les doigts mal habiles, les rôtis brûlaient sur les feux trop vifs, les chats pillaient les garde-mangers.

Dans les champs, les fermiers regardaient avec envie du côté de la ferme d'Antoine où les fruits et les moissons s'annonçaient superbes.

La méchanceté et la mauvaise humeur régnaient sur tous et les courbaient sous leur loi mauvaise.

Les mouches aussi, ces animaux que les hommes trouvent inutiles, étaient méchantes ce matin-là. Énervées, asticoteuses, bruyantes, taquines, elles bourdonnaient autour de chaque porte de ferme dans un tumulte irrité. Tournicotant autour des chiens à la chaîne, elles allaient de l'un à l'autre, empreintes de toute cette haine qui émanait du ressentiment de chacun :

– *Il faut tuer Fidèle*, pensait le dogue.

Et les mouches transportaient la pensée du dogue à travers l'espace.

– *Il faut tuer Fidèle. Wououwououh !*

Pénétrant dans la cuisine, elles tourbillonnaient autour de la fermière.

– *Il faut tuer Fidèle !* murmuraient-elles, *Wououwououh !*

Et la fermière agacée agitait son feu qui brûlait les pommes de terre, grondait ses enfants qui pleuraient et donnait un coup de pied au chat qui dormait sur un sac.

Les mouches repartaient en trombe à travers la campagne.

– *Il faut tuer Fidèle*, allaient-elles murmurer au cheval qui étanchait sa soif à l'abreuvoir.



Et Biquet, le cheval, hennissait, secouait la tête sous les piqûres, lançait deux ou trois ruades et partait comme un fou à travers la campagne.

De là, tourbillonnant toujours en essaim sans cesse grandissant, les mouches se précipitaient dans les champs où les fermiers travaillaient péniblement sous le soleil brûlant. Ruisselants de sueur, accablés de

fatigue, désespérant d'arriver à leur but suprême, la bonne récolte, les hommes virent arriver le nuage furieux de mouchaillons et d'insectes qui bruissaient en furie !

– *Il faut tuer Fidèle.*

Les fermiers ne comprenaient guère le langage des bêtes, mais ils subirent inconsciemment le souffle de la haine. Les mouches passèrent en trombe et s'enfuirent à l'horizon. Aussitôt l'essaim passé, les fermiers cessèrent de travailler, les bras se détendirent, les arguments découragés fusèrent de tous les côtés :

- *Il fait trop chaud !*
- *J'en ai assez de cette vie de labeur !*
- *Quel métier de pauvres gens nous faisons !*
- *Dire qu'on travaille peut-être pour voir sa récolte abîmée par l'orage ou mangée aux vers !*
- *Il y en a qui ont trop de chance !*

Et, pris de lassitude, ils allèrent se coucher à l'ombre maigre d'un pommier desséché, seul arbre au milieu de la plaine.

À la ferme, Fidèle dormait dans la cour, près du mûrier dont l'ombre fraîche apportait la douceur et la quiétude. Dans son coin, Rif le chat, léchait ses pattes, lissait son poil consciencieusement. Les poules et les poussins picoraien t en gloussant et cuicuitant. Odette faisait ses devoirs dans sa chambre. Les vaches dans l'écurie rumaient en mâchonnant des brindilles d'herbe fraîche et Sapiens, le renard apprivoisé, fureta it de tous côtés dans le bois pour rechercher un poussin qui s'était perdu.

L'essaim de mouches, grossi de tous les moucherons de la plaine, arriva en tourbillonnant non loin de la ferme. Fidèle continuait à somnoler quand les premières mouches traversèrent la cour en zézayant et vrombissant. L'oreille du chien se dressa pour saisir le bruit au passage. Il entendit les petites voix des mouches furieuses qui répétaient indéfiniment leur cri de guerre :

– *Il faut tuer Fidèle ! Il faut tuer Fidèle !*

Fidèle rabaissa son oreille et continua de somnoler sans bouger la tête. Quatre, cinq, six, huit, quinze mouches arrivèrent à nouveau, passèrent en zigzaguant dans la cour et repartirent à travers la campagne en mugissant toujours :

– *Tuer Fidèle ! Tuer Fidèle !*

L'intuition des bêtes est aussi merveilleusement subtile que celle des hommes. Fidèle comprit immédiatement d'où provenait la haine que les mouches, petits télégraphistes pressés, lui apportaient sans en comprendre le sens. Il ouvrit un œil, vit au loin le gros essaim tourbillonnant et se mit à rire. Le soleil jouait doucement dans les branches du mûrier. Les compagnons de Fidèle n'avaient pas bougé, insensibles à l'appel des mouches énervées. Les vingt mouches qui avaient déjà traversé la cour passèrent à nouveau dans l'autre sens, en vrombissant toujours :

– *Tuer ! Tuer ! Tuer !*

Tout à coup, l'hirondelle attentive qui avait suivi l'essaim dans sa ronde, vint se poser devant le chien à deux pas de son museau. Elle était un peu émue.

– *As-tu entendu ?* demanda-t-elle.

– *Oui*, répondit tranquillement le chien.

– *Que vas-tu faire ?*

Fidèle sourit.

– *Tu vas voir.*

À ce moment, les vingt mouches qui précédaient toujours l'essaim, repassèrent encore une fois dans la cour. Toutefois, leur vrombissement semblait moins fort, moins têtu et leur cri de haine paraissait atténué. Elles firent trois tours autour du champ attendant à la ferme, revinrent dans la cour, presque silencieuses, tournèrent encore autour du chien. Cette fois, on ne les entendait plus du tout. Fidèle semblait dormir. Soudain, la voix des mouches s'éleva à nouveau, mais ce n'était plus le bourdonnement irrité de tout à l'heure. Au contraire, leur chant était musical, harmonieux, gentil. Il ressemblait à un hymne doux qui rafraîchissait l'oreille. Dans la lumière du soleil, cette chanson sereine était en harmonie immédiate avec le bonheur présent de la vie. Fidèle regardait malicieusement l'hirondelle. Celle-ci était intriguée :

– *Qu'est-ce qu'elles disent, maintenant ?*

Le chien s'amusait :

– *Pourquoi veux-tu qu'elles disent quelque chose ? Elles chantent. Elles ne peuvent pas faire autrement. Leur vrai nom est : Joyeuses.*

Les vingt mouches, facteurs de bonnes nouvelles, étaient reparties vers l'essaim qui vrombissait toujours plein de fureur. Elles le traversèrent plusieurs

fois rapidement. Aussitôt, tous les cris désagréables disparurent. Le silence s'établit. On n'entendait plus que le chant des vingt petites mouches qui s'élevait au milieu des bruissements d'ailes. Puis, lentement, l'essaim tout entier se mit à chanter aussi, d'abord à voix douce, ensuite plus haut, et de plus en plus haut, jusqu'à pleine voix, joyeusement, à grand bruit.

Les travailleurs dans la plaine étaient toujours affalés sous le pommier desséché.

À l'horizon apparut l'essaim joyeux des mouches chantantes. Il passa au-dessus de leurs têtes, se dirigeant avec hâte vers le village. Sitôt enfui, les ouvriers sentirent passer sur eux un souffle frais. Ils se relevèrent, dégrisés, et, sans un mot, reprirent leurs outils, puis recommencèrent leur travail avec ardeur. Aucune plainte ne semblait subsister en eux.

Les mouches avaient gagné le village et s'étaient répandues partout : devant les niches, à l'intérieur des cuisines, dans les écuries. Elles jouaient rapidement dans le soleil, sur les tables, autour des bêtes.

L'atmosphère était joyeuse. Les dogues enchaînés s'amusaient à suivre les ébats des mouches. Ils ne pensaient plus ni à leurs chaînes, ni à la haine de Fidèle.

Les fermières dans les cuisines, se hâtaient avec adresse de préparer le déjeuner.

Tout le monde paraissait plein de vie, de courage, d'activité. On sentait partout la bonne humeur, la bonne entente de chacun, l'espoir de la bonne récolte prochaine.

Les mouches couraient de l'un à l'autre, répétant leur musique joyeuse.

Et d'en haut, vue de la ferme, la plaine apparaissait baignée de bonheur. Un chant doux d'insectes montait vers le ciel, comme une louange.

C'était les mouches, messagères ailées de la joie, qui chantaient.

La chasse à coudre

Le châtelain du pays et ses invités s'ennuyaient.

C'était la fin de l'été et ils avaient épuisé les distractions mondaines. Les jeux futiles du croquet et du tennis étaient délaissés, les conversations languissaient, les promenades en barque paraissaient fastidieuses, les multiples occupations habituelles des vacances, excursions en forêt ou en montagne, moissons, cueillette de fruits, courses de bicyclettes, randonnées à cheval... étaient dédaignées.

L'ennui, le dieu Ennui, avec sa barbe grise, son air fatigué et sa perpétuelle inquiétude, régnait sur le château. Personne ne semblait plus éprouver de plaisir à quelque activité que ce soit. Bien plus, sitôt que quelqu'un, essayant d'avoir une idée, proposait : « Si on faisait ceci » ou bien « Si nous allions par là », il se trouvait aussitôt vingt voix indignées pour lui répondre en chœur « taisez-vous ! Vous ne savez pas ce que vous dites ! Ce

serait aussi ennuyeux que de ne rien faire ». Et chacun se résignait à nouveau à cet ennui désespérant.

Au bout de quelques jours, cette inaction ne fut plus supportable. Chacun s'agitait et cherchait désespérément une distraction. Mais l'Ennui avait épuisé les imaginations. Soudain,



à la fin d'une après-midi qui avait été particulièrement accablante, quelqu'un se frappa le front en s'écriant : « J'ai trouvé ! ».

Les invités du château sursautèrent : « Quoi donc ? »

- *J'ai trouvé, reprit le mondain, très animé par sa découverte, j'ai trouvé le moyen de nous distraire agréablement. Nous allons organiser... Je vous le donne en mille.*
- *Dîtes ! rugit le chœur des ennuyés.*
- *Et bien voilà ! Il y a des cerfs dans la forêt voisine. Nous allons organiser une chasse à courre !*

Les invités exultèrent.

- *Bravo ! Merveilleux ! Splendide ! Génial !*

L'enthousiasme était à son comble. L'ennui avait fait place à une animation excessive.

.....

Une chasse à courre au cerf est un des plaisirs mondains les plus compliqués. Il faut une préparation minutieuse, un personnel important, de nombreux accessoires qui nécessitent de grands frais, des chevaux, des costumes somptueux (redingotes rouges, culottes blanches, casquettes rondes dites « bombes » pour les hommes, vestes rouges, grandes jupes et chapeaux tricornes pour les dames). Il faut en outre une meute de chiens dressés à courir derrière l'animal pendant des heures pour l'épuiser et l'encercler.

La veille de la chasse, le piqueur parcourt la forêt pour repérer l'endroit où il suppose que logent les cerfs. Il cherche habituellement un cerf de dix à douze ans, de ceux qu'on appelle « dix corps » d'après le nombre de branches qu'ont les bois qui ornent sa tête. Pour savoir où l'animal se cache, le piqueur explore les bois, accompagné d'un chien spécialement dressé à flairer le sol. De temps en temps, le chien trouve une empreinte. À ses dimensions, le piqueur juge si l'animal est jeune ou vieux. Ensuite, il note l'endroit où les branchages des fourrés indiquent un passage récent. Le piqueur pénètre dans le fourré, scrute minutieusement la sente et d'après les

marques récentes de pieds, s'assure que le cerf est encore tapi à peu de distance. L'homme se retire sans bruit pour ne pas effrayer l'animal.

Le lendemain matin, de très bonne heure, les invités et les chasseurs, tous revêtus de leurs costumes de chasse rouge vif, se dirigent vers l'endroit. Les gardes, tenant les chiens en laisse, sont allés se poster aux alentours de la tanière. Les sonneurs de trompe, portant leur cor de chasse en bandoulière, partent en tête. Les invités suivent sans bruit. Tout ce beau monde est frémissant d'impatience.

Au moment qu'il croit propice, le piqueur lance sa meute. Les chiens bondissent dans la forêt, débusquent rapidement le cerf, grâce à leur flair. Le magnifique animal, réveillé en sursaut, prend la fuite. La chasse commence, les chiens poursuivent la bête. Les piqueurs à cheval, sonnante le cor, suivent à leur tour, puis les invités. Le cerf, à travers bois, dévale près, forêts, vallons, ruisseaux, rivières... Implacablement, la meute le poursuit. L'animal en sueur court à perdre haleine. La chasse derrière lui le presse sans répit. Après plusieurs heures de course, exténué, il s'arrête, se dresse face à ses ennemis et se rend. Entouré de chiens hurlants, il semble, la tête tendue vers le ciel, adresser à quelqu'un d'invisible, une prière. Le veneur s'approche, armé d'un poignard, le plonge dans la poitrine de la bête. Le cerf tombe mort. Aussitôt, les chiens se précipitent sur le corps et mangent les entrailles chaudes. Puis on démantèle la patte de devant pour l'offrir à la dame la plus distinguée. On ramène le cadavre au château où il servira de rôti pour le festin du lendemain.

La perspective de cet abominable jeu, cruel, stupide, et renouvelé de la plus barbare tradition antique, réjouissait fort les mondains du château qui, avec une animation fébrile, activaient leurs préparatifs.

Pour garder les alentours de la forêt, de peur que les cerfs ne s'échappent, on avait mobilisé tous les fermiers avec leurs chiens.

.....

Parmi eux, le maître de Fidèle et Fidèle lui-même étaient chargés de surveiller précisément la région où on pensait qu'un des plus beaux cerfs était embusqué depuis plusieurs jours. Fidèle avait suivi avec intérêt les conversations, car notre bavard de fermier ne se gênait pas à table :

- *Crois-tu, ces parisiens ! Faut-il n'avoir aucun sens commun pour s'amuser à des choses pareilles !*
- *Ne crie pas si haut, Antoine, toi aussi tu aimes le chevreuil.*
- *J'aime le chevreuil, j'aime le chevreuil ! C'est une façon de parler. D'ailleurs je crois bien que depuis quelque temps je ne l'aime plus autant.*

Fidèle, couché sous la table, ne perdait pas un mot de la conversation.

- *Tout ça n'empêche pas, reprenait le fermier, que demain il y aura un cerf de moins dans la forêt.*
- *Comment vont-ils faire pour le prendre ?* demanda Odette.

Le fermier expliqua minutieusement le projet : un garde du château avait trouvé le matin même les empreintes d'un dix corps autour du bois qui longeait la propriété. L'animal était sûrement là. Le garde avait bouché soigneusement toutes les ouvertures des fourrés. Le cerf, rendu paresseux par la chaleur, ne songerait pas à sortir avant quelques jours.

Fidèle, sans en entendre davantage, sortit tranquillement de la pièce et fila vers le boqueteau désigné.

.....

Le cerf, dont le garde avait trouvé les traces, était un superbe dix corps d'environ treize à quatorze ans. Cette bête magnifique habitait depuis toujours ce coin de la forêt. Son poil était brun, un peu roux, avec quelques taches blanches sur la gorge et le museau. Ses bois élancés et réguliers formaient sur sa tête un ornement gracieux. Ses pattes fines, ses cuisses nerveuses, son corps élancé reflétaient une beauté harmonieuse et pure. Ce cerf respirait l'élégance, l'agilité, la prestance, l'indépendance, toutes sortes d'attributs rares et que la plupart des hommes non préparés à les apprécier ne connaissent pas. Il avait échappé jusque là aux chasses meurtrières organisées pour détruire les bêtes de la forêt dans un but d'approvisionnement humain, car les hommes croient devoir se nourrir de la chair des bêtes plutôt que des fruits de la terre et vivent dans l'ignorance des merveilleuses qualités que portent en eux les animaux.

Cette fin d'après-midi, notre cerf était couché dans l'herbe épaisse d'une clairière. Non loin de lui, les biches se reposaient, d'autres jouaient avec leurs jeunes faons sous les futaies, d'autres paissaient. La forêt était emplie de chants d'oiseaux de toutes sortes et pénétrés de fins rayons de lumière qui avaient traversé les dômes touffus des feuillages des arbres. Le vent jouait faiblement parmi les branches. Des papillons de toutes couleurs voletaient de fleur en fleur, de touffe de thym en tige de menthe parfumée.

Soudain, un bruit réveilla l'attention de notre cerf, toujours apte à sentir les moindres souffles de la forêt mystérieuse : un animal léger dont il entendait le train rapide franchissait les fourrés du bout de la clairière. Les biches et les faons, effrayés, s'éloignèrent. À tout hasard, le cerf se tint prêt à bondir à son tour. Soudain, un buisson s'ouvrit. L'animal parut : c'était un chien.

Le cerf n'aimait pas beaucoup les chiens, ces bêtes domestiquées qui fréquentent trop les hommes et contractent ainsi de mauvaises habitudes. Il n'allait pas jusqu'à estimer – comme le loup – que le chien, à force de vouloir être un serviteur pour l'homme a finit par devenir son esclave, mais il savait par expérience que certains sont réservés à des besoins barbares telle la chasse.

Toutefois, ce chien joyeux qui s'avançait vers lui n'avait l'air ni féroce ni hypocrite comme les autres. Le cerf, prudent, se leva néanmoins et attendit le visiteur.

C'était Fidèle qui s'approcha tranquillement jusqu'à vingt pas, se coucha en le regardant, posa sa tête sur ses pattes et, si bizarre que cela puisse paraître pour un chien, lui sourit.

L'inquiétude du cerf disparut. Les biches et les faons regardaient de loin. Le silence s'établit. Les oiseaux se turent discrètement. Les papillons restèrent au repos sur leurs fleurs, les ailes dressées vers le ciel.

Fidèle entama la conversation.

– *Bonjour, fit-il.*

Le cerf se recoucha, majestueusement.

– *Bonjour ! répondit-il. Qu'y a-t-il ?*

Fidèle commença ses explications :

– *Voilà ce qui m'amène. Je suis venu t'avertir : les hommes du château prétendent te tuer demain dans une chasse à courre.*

Le cerf se prit à trembler.

Fidèle le rassura :

– *N'aie aucune crainte. Le dessein de ces hommes n'aboutira pas si tu m'écoutes.*

– *Que dois-je faire ?*

– *Je vais te le dire.*

Et Fidèle s'approcha pour lui communiquer à l'oreille son plan.

.....

Cet entretien mystérieux dura près d'une heure.

Pendant ce temps, tour à tour appelés par Fidèle, plusieurs petits animaux de la forêt se mêlèrent à la conversation.

D'abord le rossignol,

puis le geai,

puis le papillon,

puis l'écureuil,

puis le hérisson,

puis le bourdon,

puis le crapaud.

Après chaque conciliabule, chaque animal partit précipitamment dans son coin de forêt.

Le rossignol avait rassemblé tous les rossignols du pays et leur discourait passionnément sur la branche d'un vieux chêne.

Le geai bavardait avec la pie.

Le papillon se hâtait vers l'étang où se rassemblent tous les papillons à l'heure du goûter.

L'écureuil galopait à toute vitesse dans les hautes branches, appelant à lui tous les écureuils.

Le hérisson trotta à toute allure dans l'herbe vers son trou.

Le bourdon courait précipitamment d'une fleur à l'autre, déposant dans chaque calice un mot d'ordre.

Le crapaud, ayant gagné le torrent, croassait un discours à l'eau vive, du haut d'un rocher.

.....

Le lendemain, comme convenu, à six heures du matin, la chasse partit vers la forêt. D'abord le maître de chasse, ensuite les piqueurs, puis les équipages avec la meute et, en dernier lieu, fermant la marche, les invités.

On entoura le coin de bois où l'on présumait que se trouvait le cerf et on lança les chiens. La meute hurlante se précipita à travers les fourrés, humant et flairant les empreintes. Soudain, à quelques cent mètres, un bondissement rapide froissa les branchages. Un animal – le cerf sans doute – venait de s'échapper. La meute se précipita sur ses traces. Les piqueurs suivirent. Les sonneurs de trompes soufflèrent dans leurs cors. Toute la chasse à cheval s'ébranla à la suite.

Le train de ce prétendu cerf était rapide car on entendait vaguement au loin que des froissements de branches. De temps en temps, une empreinte fraîche prouvait son passage. Les chiens, la gueule tendue vers la piste, aboyant à pleine voix, se précipitaient.

La course dura longtemps. Trois heures durant, les chasseurs galopèrent sans apercevoir l'animal.

À la fin de la chasse, certains invités avaient peine à suivre.

– *Ouf ! je m'arrête*, s'exclama tout à coup la Vicomtesse de Bours qui était accompagnée du Comte Albert de Syssac.

Son compagnon mit pied à terre et l'aida galamment à descendre de cheval.

Ils s'assirent sur l'herbe.

– *Je suis exténuée*, soupira la jeune femme.

Le comte était inquiet.

– *Il ne faut pas s'attarder trop longtemps, chère amie, nous allons perdre la chasse.*

À ce moment, un chant se fit entendre à la cime des arbres : un trille harmonieux, prolongé, suivi de roucoulements cascadeurs.

- *Écoutez ! s'exclama Madame de Bours : un rossignol !*
- *Je le vois, s'écria le comte, sur la plus haute branche du grand chêne.*

À travers les interstices des feuilles, ils cherchèrent ensemble l'oiseau magique.

Un profond silence s'était établi dans la forêt. À peine entendait-on au loin le cor du piqueur qui suivait la meute.

La voix pure de l'oiseau résonnait sous la voute des arbres comme dans une cathédrale.

Le comte et la vicomtesse, absorbés par ce chant, en oubliaient la chasse.

La forêt leur décelait un de ses mystères.

Le comte murmura :

- *Je n'ai jamais rien entendu d'aussi beau.*
- *Chutt ! Écoutez...*

.....

La chasse continuait son train. On n'avait pas encore vu le cerf, mais les traces devenaient plus récentes. L'animal devait être fatigué. Sa capture n'était plus qu'une question de minutes.

Pourtant, à la fin du cortège, les invités s'égaillaient dans la forêt les uns après les autres, sous les prétextes les plus divers. L'un était tombé en arrêt devant un geai et une pie qui avaient l'air de tenir une conversation si drôle qu'un vieux chasseur pourtant acharné en était resté cloué de rire.

- *Qu'as-tu ? Qu'as-tu ? disais le geai.*
- *Quoi ! Quoi ! Quoi !* répondait la pie.
- *Y a pas d'quoi,* reprenait le geai.
- *Hi, hi, hi,* faisait la pie.

Plus loin, un groupe d'invités était figé d'admiration devant un spectacle étonnant : dans une petite clairière où le soleil jouait doucement sur l'herbe, des milliers de papillons aux couleurs éclatantes batifolaient. Les couleurs les plus resplendissantes chatoyaient les regards éblouis. Les espèces les plus rares de la forêt s'étaient réunies là et dansaient un ballet léger, en cadence, sur les trilles lointains des rossignols, fermant et dépliant leurs ailes en même temps, comme des danseuses accomplies.

Au loin, le cor résonnait toujours très faiblement. Cinq ou six chasseurs exaspérés suivaient toujours la chasse.

Un de ceux-ci s'arrêta à la longue.

- *Cette course est épuisante ! Tiens ! un écureuil !*

Un drôle d'animal à la queue touffue, tenant une noisette entre ses pattes, venait d'apparaître sur la maîtresse branche d'un chêne. Il fit un signe d'amitié au chasseur. Celui-ci se mit à rire.

– *Attends !*

Et, pour lui faire peur, il lui lança sa casquette. Mais, à sa grande surprise, l'écureuil attrapa sa casquette au vol et s'enfuit.

– *Ma casquette !*

Le malin petit animal, coiffé de la « bombe » de chasse, avait disparu dans les hautes branches.

– *Ça ! grommelait le chasseur, être joué par une bestiole, quelle stupide aventure !*

Et il courut à la poursuite de l'écureuil.

Trois chasseurs poursuivaient encore le cerf. Soudain, le cheval du dernier s'arrêta.

– *Allons, hue ! en avant !*

Mais la bête reniflait quelque chose au sol.

– *De quoi as-tu peur ? Qu'est-ce que c'est ?*

Une boule piquante se mit à trotter entre les herbes. Le chasseur s'exclama :

– *Un hérisson ! Il a peur d'un hérisson !*

Le cheval fit demi-tour et s'en revint vers la clairière. Les deux derniers chasseurs s'y trouvaient.

– *Vous voici, Messieurs ! Je vous croyais à la chasse.*

Le maître de chasse était navré.

– *Je ne sais ce qu'on les chevaux. Impossible d'avancer. Ils ont voulu venir à toute force ici.*

Un gros bourdon passa près d'eux en murmurant :

– *Regardez les fleurs ! Regardez les fleurs !*

– *Qu'est-ce qu'il a dit ? s'étonna un des chasseurs.*

– *Je ne sais pas.*

Mais, machinalement, leurs yeux s'étaient portés sur la prairie :

– *Oh ! Voyez donc.*

L'herbe disparaissait sous les couleurs multiples des fleurs des champs. Jaunes, rouges, violettes, bleues, blanches, mauves, roses, toutes les fleurs

tendaient vers le ciel une corolle animée. Les teintes les plus délicates voisinaient avec les tons les plus vifs. Cette admirable mer mouvante de pétales bruissait sous le vent doux et jouait au soleil.

– *Que c'est joli !* s'exclamèrent les trois vieux chasseurs.

Ils avaient retrouvé une joie d'enfant à regarder de leurs yeux neufs ce tableau naturel.

Et ils se mirent à cueillir par brassées des marguerites, des bluets, des coquelicots et des œillets sauvages.

Maintenant, la meute de chiens poursuivait seule le cerf.

Sur la route, elle se trouva soudain face au torrent.

Le chant de l'eau est joli, surtout quand l'oreille basse du chien en perçoit tout le rythme. Elle coule gaiment l'eau fraîche qui vient de la source sombre du haut de la colline et roule en cascades à travers les rocs moussus. Elle dit :

– *Viens boire, Ami ! Viens boire !*

Les chiens s'arrêtèrent, happèrent une gorgée de liquide.

Derrière un caillou, le crapaud regardait la scène. Les chiens s'aperçurent que les piqueurs les avaient abandonnés. Le bruit en courut parmi eux.

– *Plus de piqueurs ! Plus de piqueurs !*

– *Veine ! Ouye ! Quelle chance ! Oh ! Là la !*

Et la meute toute entière se plongea dans le torrent en clapotant.

Le cerf avait disparu sans bruit dans la montagne.

.....

Une heure plus tard, le silence régnait dans la forêt.

Les chiens, harassés, étaient couchés au bord du torrent. Les trois vieux piqueurs, perdus dans la prairie, avaient confectionné d'énormes bouquets. Les papillons avaient entraîné les invités qui dansaient un ballet fantastique autour des hêtres.

L'écureuil avait rendu la « bombe » du vieux grincheux.

Et le comte et la vicomtesse « coutaient encore le rossignol improviser ses cantates.



Tous rentrèrent individuellement au château, vers le soir. Personne ne parla du cerf. On l'avait oublié.

.....

Dans la cour de la ferme, Fidèle reposait paisiblement. De temps en temps, il ouvrait un œil. Un moucheron arrivait précipitamment de la forêt, lui murmurait quelque chose à l'oreille et repartait en hâte. Fidèle souriait.

Le fermier rentrait en s'esclaffant. Il racontait l'histoire de la chasse à ses voisins.

Les voisins partis, le fermier se dirigea vers l'écurie :

– *Allons traire les vaches.*

Fidèle le suivit.

L'homme ouvrit la porte.

Stupéfaction !

Au milieu des vaches, couché paisiblement sur la bonne litière chaude, le cerf mâchait de la luzerne.

– *Par exemple ! C'est trop fort !*

Sur le seuil, Fidèle, la langue pendante, l'air malin, regardait. Le fermier, au bout d'un instant, tourna la tête vers lui et se mit à rire.

– *Vieux malin. C'est toi qui l'as caché là, hein ? Réponds :*

Fidèle agita la queue.

Le fermier se tut un instant, puis réfléchit sérieusement.

– *Les bêtes nous apprennent à vivre.*

La vache perdue

Roussote, la vache, s'était échappée.

Ce jour là, le fermier était rentré de mauvaise humeur. Son foin pourrissait, le blé tardait à mûrir, le temps n'était pas beau, les lapins de garenne avaient dévoré les choux du potager. Les oiseaux picoraient le maïs sans se soucier des épouvantails, et puis le commerce n'allait pas. Bref, tout était prétexte à se plaindre des circonstances.



Quand elle le vit descendre du pré, sa faux sur l'épaule, l'air grognon, Roussote, la vache, fut prise d'un malaise. Les bêtes sont intuitives. Elles fuient l'humeur des hommes comme les hommes fuient l'orage. C'est bien juste. Il n'y a pas de raison de supporter la colère d'un maître quand on est tranquille dans son pré à brouter son herbe fraîche, qu'on fournit son lait consciencieusement matin et soir et que votre conscience de brave et honnête vache n'a rien à vous reprocher.

Roussote, craignant encore une bordée de jurons mal intentionnés, manqua de sagesse. Habituellement, elle supportait avec placidité les sautes d'humeur du maître. Aujourd'hui, elle fut prise de crainte, galopa à travers le pré, traversa le taillis qui bordait la route et s'enfuit à travers la campagne.

Maintenant, le fermier, essoufflé, court après sa vache en criant de gros mots.

Mais Roussote ne veut rien entendre. Plus l'homme crie, plus elle se sauve.

Fidèle, entendant tout ce tohu-bohu, accourt sur la route. Il rejoint le fermier au moment où celui-ci, à bout de souffle, s'assied sur une grosse pierre pour se reposer.

– *Va, Fidèle ! Cours après la vache. Ramène-la !*

Fidèle s'élança à la poursuite de Roussote en aboyant.

La vache entend le chien, et s'enfuit de plus belle.

Fidèle n'arrive pas à la rejoindre. Il s'essouffle lui aussi.

Roussote également a fini par perdre haleine. Elle s'arrête tout en haut de la colline, au milieu d'un pré, constate qu'elle est seule et, débarrassée un moment de son inquiétude, recommence à brouter tranquillement.

Le fermier a recommencé sa course. Sur la route, il rejoint Fidèle qui s'est couché le long d'un mur pour souffler un peu. La langue du chien pend hors de sa bouche, sa respiration est haletante. Il est trempé de sueur.

Le fermier éclate en reproches :

– *Gros bêta ! Fainéant ! À quoi es-tu bon ? Tu n'es même pas capable de ramener cette vache. Allons, cours !*

Mais Fidèle n'obéit pas. Il paraît se désintéresser de la poursuite.

Le fermier se fâche :

– *Veux-tu bien obéir, oui ou non ?*

Fidèle ne bouge pas.

Le fermier lève sa main :

– *Attends ! Je vais te faire obéir, moi !*

Fidèle s'arrête de souffler, ravale sa langue, regarde le fermier d'un air très gentil mais ferme. La main s'abaisse immédiatement. La colère du fermier tombe.

– *Pourquoi ne veux-tu pas aller la chercher ?*

Fidèle regarde tranquillement le bonhomme. Il a l'air malicieux. Il couche sa tête entre ses pattes et a l'air d'attendre. Qu'attend-il ?

Le fermier est indécis.

– *C'est bon. Je vais aller la chercher moi-même.*

Le chien ne bouge pas. L'énervement du fermier fait un gros remue-ménage et parle à voix haute :

– *On ne peut pas laisser courir une vache comme ça, toute seule ! Elle va se perdre !*

Du coup, Fidèle se roule sur l'herbe comme s'il éclatait de rire. Il a l'air pris d'une folle gaité. L'énervement du fermier s'évanouit aussitôt, mais l'amour propre le remplace. Il paraît vexé : « *Ce chien se moque de moi !* », se dit-il.

Fidèle reprend son air très sérieux. Il regarde son maître avec des yeux magnifiquement bons, pénétrés d'une immense tendresse, comme seuls les chiens savent manifester. L'amour-propre du fermier tombe à son tour. Il ne reste plus qu'un brave homme qui aime bien son chien et qui aime bien sa vache. Débarrassé de sa colère, il a tout à coup une idée : il fait confiance à Fidèle.

– *Et bien, puisque tu as l'air si malin, ramène la donc tout seul !*

Et il rebrousse chemin, s'en retournant vers la ferme.

Fidèle ne s'est pas fait répéter l'ordre deux fois. Il galope tout là-haut, sur le grand mont, vers le pré où Roussote broute son herbe fraîche.

La vache est encore sous le coup de l'inquiétude de tout à l'heure. Ses oreilles se dressent continuellement pour entendre les bruits suspects. Tout à coup, elle se retourne. Un froissement de feuilles l'a fait sursauter. À l'autre bout du pré, Fidèle, la langue pendante, vient d'apparaître. Roussote, agacée et nerveuse, recommence à s'agiter.

Fidèle s'est arrêté, surpris par cette fuite. Il semble réfléchir, se couche et attend.

Roussote, n'entendant plus rien, se retourne, voit Fidèle paisiblement occupé à la surveiller de loin, la tête entre les pattes. Elle se rassure un peu, recommence à brouter son herbe avec beaucoup de méfiance.

La nuit approche. Fidèle réfléchit toujours. Comment faire pour ramener Roussote à l'écurie ?

– *Au fait, pourquoi a-t-elle peur de rentrer ?*

– *Parce qu'elle croit que le fermier est de mauvaise humeur.*

– *Quelle erreur !*

Fidèle s'amuse à mordiller un brin d'herbe. Il regarde Roussote de loin, du coin de l'œil.

D'abord, Roussote ce n'est pas un nom ! C'est un sobriquet que les hommes ont donné à cette vache.

Pauvres hommes ! Ils ne voient toujours que des bêtes stupides là où ils ont de merveilleux amis ! Fidèle sait bien, lui, que ce sont des bêtes !

Si les hommes savaient à quel travail constant la vache s'oblige de bon cœur pour qu'ils aient du lait frais. Il lui seraient reconnaissants de son dévouement. Le nom de la vache, c'est : Abondance.

Fidèle comprenait tout cela. Au fait, qu'attendait-il encore ? La nuit tombait de plus en plus rapidement.

Roussote, non, Abondance, était à peine visible au bout du pré.

Tout à coup, le chien se leva et partit en sens inverse, en frétilant du panache, comme mû par une idée malicieuse.

Chemin faisant, il entendit une galopade derrière lui. C'était Roussote qui l'interpelait !

- *Pourvu que je sois à l'heure pour la traite !*
- *Ne te presse pas, ma fille, tu as tout le temps d'arriver.*

.....

Quand le fermier arriva dans son écurie, Roussote était à sa place, remâchant de l'herbe avec beaucoup de bave.

Fidèle, devant sa niche, mangeait sa pâtée.

Cette nuit-là, les lapins de garenne préférèrent les feuilles des fraisiers des bois aux choux du potager ; la temps s'arrangea subitement, passa du pluvieux au chaud, de sorte que la certitude revint au fermier que son blé serait mûr et que son foin sécherait. Il se leva au milieu de la nuit pour regarder la pleine lune, les étoiles brillaient, le vent avait tourné.

Fidèle, qui veillait au milieu de la cour, vit la silhouette de son maître à la fenêtre. Il pensa :

- *Couche-toi donc, mon bonhomme, tout va très bien !*

Et il s'étira de joie, en baillant.

La noyade

Odette, un jour, voulut s'amuser au bord de la rivière.

L'eau paraissait si jolie, si claire, la rivière si peu profonde, si rassurante, de très belles pierres moussues en garnissaient les bords, des algues vertes se balançaient harmonieusement au fond, de petits poissons couraient vivement entre les pierres. Un bruissement doux montait dans l'air comme un chant mêlé à celui des oiseaux. Odette voulut tremper ses mains dans l'eau fraîche. Pourtant, sa mère lui avait bien défendu de s'approcher de cette rivière qui descendait rapidement vers le moulin où les immenses roues à palettes hachent l'eau à grands coups.

Fidèle batifolait non loin de là, courant après un papillon qui le distrayait agréablement.

Brusquement, la pierre moussue sur laquelle était assise Odette, céda, et la petite fille tomba à l'eau. Elle fut prise de peur car elle ne savait pas nager.

Suffoquée par l'eau, elle voulut appeler au secours, mais l'eau lui rentrait dans la bouche. Toute aide humaine semblait impossible.

Au bruit, Fidèle ayant abandonné son papillon, était accouru au bord de la rivière. Il était trop menu pour pouvoir sauver la petite fille et la tirer de l'eau.

Que faire ?

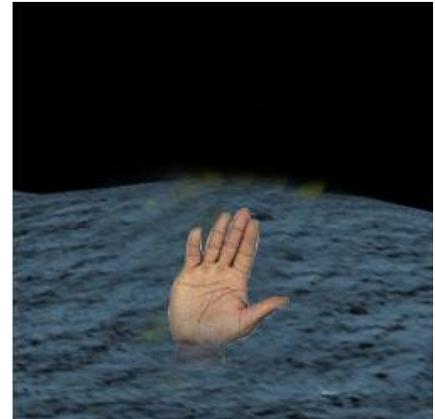
Tout semblait vouloir condamner Odette à la noyade.

Fidèle ne se troubla pas : il se jeta à l'eau à son tour.

La petite fille, entraînée par le courant, se débattait, en proie à toutes sortes de choses accablantes : la suffocation, la crainte, l'absence de secours et la croyance qu'elle ne savait pas nager.

Tout à coup, à quelques centimètres d'elle, elle aperçut Fidèle qui nageait. Ce n'était pas grand chose, mais ce lui fut tout de même un réconfort de sentir qu'elle n'était pas abandonnée et qu'un ami était près d'elle.

Du coup, l'absence de secours disparut de son esprit. Elle reprit courage. Reprenant courage, elle cessa de s'agiter comme une folle et pour se reposer de ses efforts désespérés, parvint à s'étendre sur l'eau. Elle constata immédiatement qu'elle flottait et que l'eau la portait. Du coup, sa crainte avait disparu et la suffocation aussi, puisqu'elle pouvait tenir sa tête hors de l'eau et pouvait respirer.



Alors, elle cessa de considérer sa situation difficile et regarda le chien qui tournait autour d'elle en nageant. Elle constata qu'il avait l'air parfaitement content, joyeux, calme et qu'il nageait avec facilité. Pourtant, jusqu'alors, elle n'avait jamais vu Fidèle nager.

Elle se dit aussitôt : ce que mon chien peut faire, je peux le faire. Et elle se mit à imiter paisiblement et avec exactitude les mouvements du chien. Après quelques petites tentatives, elle put avancer dans l'eau. Le chien la précédait toujours en lui montrant merveilleusement la méthode de natation. Et quelques minutes plus tard, Odette aborda la rive, s'accrocha à une branche d'arbre qui pendait là et se hissa sur la berge.

Ce jour là fut pour Odette la preuve que l'amitié qu'elle avait témoignée au chien en lui sauvant la vie à sa naissance, avait trouvé sa récompense. Ce

chien, par son intelligence, avait chassé quatre mauvais conseillers qui font souffrir les petits et les grands quand ils les acceptent : la crainte, la suffocation, l'absence de secours et la croyance que nous ne savons pas nager, tout un ensemble de choses qui conduit tout droit à la noyade et à la mort. À la place de ces croyances bêtes, ce chien intelligent avait appris à sa petite compagne : la confiance, le calme et la preuve que nous pouvons toujours faire tranquillement les gestes justes qui nous permettent de sortir de nos embarras.

Aussi, Odette, en reconnaissance de ce que Fidèle lui avait enseigné, lui confectionna l'après-midi un superbe gâteau aux pommes que Fidèle croqua avec joie.

Et depuis ce jour, l'affection dont Fidèle était entouré dans la famille grandit encore.

Le dernier cadeau de Fidèle

Fidèle était devenu très vieux, si vieux qu'on ne comptait plus son âge. Toujours très alerte, il parcourait le village, respecté et aimé de tous.

Un jour, il rencontra Mirza, une chienne de même race que lui qu'on avait donnée à Odette parmi ses cadeaux de mariage, car Odette avait maintenant vingt-cinq ans et deux beaux enfants.

Fidèle prit en amitié Mirza qui était merveilleusement belle et vivait en parfait dévouement pour Odette.

Abandonnant la ferme pour quelques temps, il s'en vint vivre chez Odette, près de Mirza.

Odette en était ravie car elle aimait tant son chien.

– *Brave Fidèle, lui disait-elle, les yeux dans les yeux, tu es pour moi comme un frère.*

Mirza était devenue grosse. Un jour, elle appela sa maîtresse qui accourut près de la niche. Dans la paille qu'on lui préparait depuis quelques jours, car on prévoyait l'événement, Mirza avait mis bas huit petits chiens, si drôles et si beaux.

Odette n'en revenait pas de joie.

– *Regardez celui-ci. Il est tout noir. Et celui-là, avec une tache blanche sur le nez, et cet autre, il a un œil rose.*

Fidèle survint, regarda ses fils d'un air content, lécha le museau de la mère.

Tous les oiseaux de la région et les insectes étaient accourus pour voir les enfants de Fidèle.

Un grand concert se préparait. Les hirondelles zébraient l'air comme des flèches. Les moustiques batifolaient sur la mare. Les guêpes attaquaient en chœur une sonate, tout comme un orchestre symphonique.

Le soleil riait tout son saoul à travers les nuages, tel un gros monsieur qui se fait la barbe.

Et les chats léchaient tout spécialement leurs pattes pour aller présenter leurs compliments à Mirza.

Jusqu'à la vache qui chantait toute seule un oratorio dans son pré.

Dame ! Vous pensez ! Huit petits Fidèle nouveaux dans le pays ! Quelle aubaine !

Voilà du bonheur et de la paix pendant toute une génération pour les bêtes de la plaine.



Car il suffit qu'une seule bête reflète la bonté pour que les mentalités de toutes les autres en soient parfumées.

.....

Fidèle était sorti de la cour sans que personne s'en aperçut. Il se dirigeait vers la montagne.

Lentement, car depuis quelques temps son pas était plus mesuré, il gagna le haut de la crête.

D'ici, il dominait toute la plaine.

Il distinguait au loin la maison où il était né, où il avait grandi et vécu, où vivaient encore ses vieux maîtres.

La cour où sa niche brillait d'un point jaune, cette cour où s'assemblaient pêle-mêle en joyeuse compagnie les animaux de la ferme et aussi ceux qui s'étaient révélés comme apprivoisés : le renard, la couleuvre, le hérisson, le crapaud. Un soir même, le loup y avait couché et la vipère la traversait à son aise, sans crainte ni ressentiment.

Ensuite, il regarda le petit village où tous l'aimaient ; l'immense plaine ; puis la forêt où les cerfs et les biches vivaient libres, où les rossignols et les papillons batifolaient.

Et le ciel où planaient ses amis les aigles, avec intelligence et majesté.

Le soir tombait peu à peu. Une grande paix enveloppait la terre, pénétrait la conscience des hommes et des choses.

Fidèle s'arracha à ce spectacle et s'enfonça dans la montagne.

.....

On ne le revit plus

.....

Quand on chercha ses traces le lendemain, on trouva qu'elles s'arrêtaient subitement au milieu d'un sentier, là où il y avait une grande pierre plate que les paysans du pays avaient surnommée « Le Tremplin du Ciel ».

On ne retrouva jamais son corps.

C'est pourquoi une légende s'établit dans le pays à son sujet.

Certains paysans prétendent que Fidèle n'est jamais mort et que de temps en temps il revient pour corriger les bêtes qui se conduisent mal.

D'autres disent qu'ils ont souvent vu la forme de sa tête dans les gros nuages qui apparaissent au-dessus de la montagne.

D'autres enfin, prétendent que ce n'était pas un chien, mais une idée déguisée en chien.

.....

Les huit petits Fidèle sont encore là, eux, pour témoigner de sa mémoire.

Ils ont été distribués dans le pays, parmi les meilleurs maîtres.

Et ce sont tous des chiens merveilleux dont les histoires quotidiennes sont aussi étonnantes que celles de leur père.

Roncevaux

